

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La guerre allemande, d'après les ouvrages du professeur Banse

L'épopée du Roi Albert

Mystiques chrétiens et Paganisme religieux

Le « Visionnaire » de M. Julien Green

En quelques lignes...

Bienheureux les cœurs purs

Les compagnons de l'Alpe

La Bulgarie et son rôle dans la Grande Guerre

Lieutenant-colonel Henry MELOT

Jeanne CAPPE

René KREMER, C. SS. R.

Robert POULET

* * *

Thomas BRAUN

Luis TRENKER

Comte PEROVSKY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le « Beauraing », du R. P. Maes, Mgr J. Schyrgens.

La guerre allemande

D'après les ouvrages du professeur Banse (1)

On pouvait considérer, il y a deux ans encore, les brochures pan-germanistes et les manifestations revendicatrices comme de curieuses manifestations de l'esprit d'une caste qui semblait avoir vécu de façon définitive en Allemagne.

Mais l'avènement du parti national-socialiste, qui a pris à son compte l'essentiel des théories revanchardes de quelques stratèges en chambre et de quelques stratèges tout court qui occupent dans cet ordre d'idées des places de premier rang ne permet plus, même aux plus sceptiques observateurs, d'en sourire. Des chaires de science militaire viennent d'être créées dans plusieurs universités allemandes; les grandes lignes du programme des ouvrages de Banse ont été incorporées dans les dix commandements que doivent observer les Allemands dignes de ce nom, et déjà l'on songe à enseigner les rudiments de l'Art de la guerre aux enfants dès les premiers stades scolaires.

Wehrwissenschaft, la première partie de l'œuvre récente de Banse, se présente à la fois comme un programme de la science militaire, sa méthodologie et enfin l'inventaire de toutes questions qui relèvent d'elle.

Raum und Volk im Weltkrieg est l'application des principes dégagés par le premier ouvrage purement théorique de Banse, adaptés à la situation de l'Europe de 1934.

* * *

« La guerre, écrit Banse, n'est pas une chose artificielle ou déterminée par des interventions arbitraires; elle est un phénomène complexe et son origine réside, presque toujours, dans une idée. Elle est presque toujours la résultante d'une série d'événements, de phénomènes et de forces contenues qui cherchent à exploser. Ainsi la guerre peut être considérée à la fois comme

(1) Des centaines d'éditions de ces ouvrages s'étaient enlevées déjà lorsque les dirigeants du troisième Reich jugèrent utile d'en interdire la vente en Allemagne. Que l'on ne s'y trompe pas : les ouvrages de Banse continuent à être en faveur auprès du public d'outre-Rhin. Leur vogue n'a pas baissé et les autorités ferment les yeux sur la distribution de ces volumes qu'officiellement elles ont répudiés.

On connaît par la presse l'histoire de l'édition anglaise du deuxième ouvrage de Banse : soucieux d'éviter la diffusion dans le public anglais de ces pages lourdes de menaces pour l'Europe et la paix, le gouvernement essaya par tous les moyens d'empêcher la traduction anglaise de Banse de paraître.

Nous n'avons pas voulu nous exposer derechef à des poursuites judiciaires. Aussi n'avons-nous réuni ici que des extraits de ces ouvrages, tout en nous attachant à en donner une image exacte. (Note du traducteur.)

l'aboutissement d'une évolution ancienne et le début d'une nouvelle évolution. Lorsque se produit le phénomène « guerre », on voit toujours s'opposer deux époques différentes, souvent même différentes dans leur essence. C'est pourquoi la guerre reste l'éternelle rénovatrice : elle construit en détruisant. Les forces restantes d'un état d'évolution devenu caduc finissent de s'user dans le vertige de la guerre, cependant que se manifestent les signes avant-coureurs et les fondateurs d'un état nouveau.

» C'est pourquoi il est injuste de considérer la guerre comme un simple phénomène destructeur. Ceux qui en parlent ainsi ne tiennent compte que des sacrifices de vies humaines et de la destruction d'œuvres humaines pendant la guerre. Mais ce n'est là qu'un phénomène passager, une obligatoire période de transition : l'épuration par l'acier qui permettra de nouveaux essors. La plupart de ceux qui vivent une guerre ne verront du phénomène que son aspect héroïque ou horrifiant; seuls les survivants seront à même de mesurer l'importance de son rôle libérateur.

» La guerre n'est pas seulement un extraordinaire stimulant de la production : elle fait progresser l'intelligence, et elle marque en même temps un développement extrême de l'ensemble des forces de l'âme populaire, de la volonté même de la nation de s'affirmer et d'établir sa puissance. Elle est un complexe d'action et de pensée tel que nulle part ailleurs on n'en trouve l'équivalent...

» Tout le monde doit comprendre que la guerre n'est pas quelque chose d'extraordinaire, de criminel, un attentat contre l'humanité. La guerre, sous l'aspect biologique de la lutte pour la vie, existe normalement partout où il y a des êtres animés : on voit une plante affronter l'autre, un animal se battre avec un autre, un homme disputer une place à son semblable. Même dans le corps humain, dans le corps d'un seul et même individu, les armées des parasites luttent entre elles et s'attaquent au corps qui les héberge. Peut-on alors s'étonner de voir éclater la guerre entre des nations humaines? Chaque groupe ethnique ou national a le droit de mener la vie qui lui semble le plus conforme à ses besoins, et on ne peut le blâmer de chercher à défendre ce droit contre d'autres groupes. La conservation de l'existence est le devoir le plus impérieux de l'homme, ainsi que celui de la plus grande expression de sa volonté et de sa pensée : l'État. Ce devoir est pour l'homme et

l'État aussi impérieux qu'il l'est pour la plante ou l'animal. C'est pourquoi la défense et l'amélioration de cette existence sont parmi les premières des obligations et des droits de l'homme et de l'État. Il résulte de là que le sujet seul qui est prêt à défendre l'État par tous les moyens — y compris le sacrifice de la vie — aura le droit de revendiquer sa protection et de bénéficier de ses avantages; celui qui, par contre, répugne à ces sacrifices et cherche à diminuer le pouvoir de sa propre nation, n'en doit bénéficier en rien et deviendra l'objet du mépris de tous. »

* * *

« ... Il est clair que l'homme ne peut plus s'attaquer avec des moyens périmés au problème de la guerre, depuis que le dernier conflit mondial a tellement élargi sa signification. Nous avons besoin aujourd'hui d'une conception de la guerre plus élevée, plus neuve, qui agrandisse notre angle visuel. Nous n'y arriverons qu'en incluant dans un système solide toutes les expériences individuelles relatives au concept nouveau de la guerre, agrandi dans les proportions gigantesques que l'on sait : grâce à une science, dont le rôle sera de rassembler et de classer ces immenses matériaux et de dégager de leur multitude les généralisations et les lois qu'elle impose.

» Nous voici donc arrivés à la *Science de la guerre* (1). Cette science vise, de façon générale, à acquérir une conception d'ensemble de toutes les questions soulevées par le problème de la guerre, et cherche en particulier à déterminer un accroissement de la volonté de défense nationale. Elle veut que le travail spirituel prépare l'action, qu'il lui prépare le terrain le mieux possible et l'aide à acquérir la plus grande efficacité possible. Outre le fondement spirituel du problème de la guerre, la *Science de la guerre* se propose de renforcer ses bases nationales, en travaillant à faire éclore une volonté unanime de guerre et de victoire dans la nation, en établissant que cette volonté est la condition la plus formelle de l'indépendance nationale. Créer une foi inébranlable en la haute valeur éthique et le sens profond de la guerre et déterminer, pour l'individu, la préparation spirituelle au sacrifice pour la communauté raciale et nationale, tel est donc le double but de la *Science de la guerre*.

» Si l'on reconnaît qu'il est indispensable de considérer la guerre et tout ce qu'elle entraîne comme une partie intégrante de l'ensemble de la vie des peuples et qu'il s'impose de considérer la nationalité, l'État, la culture et la guerre comme les paliers d'un seul et même édifice humain, dont chacun dépend de tous les autres, on arrive à la conviction inébranlable de l'absolue nécessité d'une forme nouvelle de vue d'ensemble de ces domaines énormes et complexes de la science, de la sensibilité et du vouloir.

» La structure de l'État allemand a besoin d'être creusée du côté de l'âme et de l'esprit, et tout particulièrement du côté de la volonté de combat. La guerre moderne n'est possible qu'avec l'aide de l'ensemble de la population mobilisant tous ses moyens. Il n'est plus possible que l'âme et l'esprit s'affirment, s'ils ne sont protégés par l'expression concrète de leur vouloir : l'armée et la défense.

» Dès que l'on sent au plus profond de son cœur que l'âme et l'esprit, la culture et la guerre sont les formes d'essence et d'expression, se compénétrant de façon étroite, de la nation et de l'État, on comprendra facilement que la *Science de la guerre* n'est pas seulement une préparation spirituelle et éthique de la guerre défensive ou offensive, mais que, dépassant cet objectif, elle s'élève au rang d'une véritable *Philosophie nationale*. Celle-ci englobe toutes les perspectives des sciences de tout ordre, l'énergie de toutes

les forces créatrices, toute la foi des âmes croyantes, tous les désirs des cœurs fervents, en tant qu'ils peuvent concourir à la plus grande force de la nation et de l'État. En particulier toutes les sciences, avec leurs sommets d'utilité nationale, confluent en la philosophie nationale de la *Wehrwissenschaft*, qui devient par là l'arbitre capable de distinguer ce qu'il y a de national ou de non-national dans le contenu des diverses sciences, et parmi leurs représentants. Elle est l'infaillible pierre de touche qui sépare le national de l'international.

» De même que dans les tribus primitives on attribue à chaque individu, dès sa naissance, un rôle conforme à ses aptitudes, il faudra évaluer, dans le sein même des grands peuples civilisés, chaque homme, et déterminer en premier lieu sa valeur spirituelle, intellectuelle et défensive. De la pratique de la *Science de la guerre* sortira une nouvelle *Ethique nationale*... »

* * *

« *Psychologie de défense*. — L'attitude spirituelle — résultat direct du sang et de la volonté nationale — détermine la préparation à la défense et la volonté de défense d'un peuple. On verra toujours vivre côte à côte des natures guerrières et des natures paisibles (autrement dit *pacifistes*). Un gouvernement avisé et un état-major digne de ce nom placeront les premiers dans des conditions telles qu'ils pourront vivre facilement et prêcher d'exemple; ils aideront cette couche guerrière dans sa besogne de propagande, pour entraîner autant que possible avec elle les éléments d'un naturel moins belliqueux, c'est-à-dire que l'État et le gouvernement devront pratiquer l'eugénique de défense. Car un État prospère grâce aux éléments guerriers et succombe s'il permet aux éléments non guerriers de se manifester. Le premier et le second Reich pratiquèrent inconsciemment cette politique, mais à l'égard de la seule noblesse; le troisième Reich, conscient de l'abâtardissement d'une bonne partie de l'aristocratie, se dirigera vers l'ensemble du peuple et en particulier vers les races nordique et dinarienne, que leur naturel prédispose à l'activité guerrière et dont l'esprit devra entraîner les autres races plus paisibles. *Etre guerrier*, pour un peuple ou une fraction de peuple, est synonyme de vouloir la liberté, de considérer l'indépendance de sa culture nationale et de son État comme son bien le plus précieux, et de tout lui subordonner. Cela signifie encore que ce peuple sera décidé à tout sacrifier, son sang et sa fortune, pour défendre cette indépendance contre les appétits des autres peuples. Quant à savoir si cette préparation à la défense sera de nature *active ou passive*, cela importe moins. L'homme qui est, de tempérament, un guerrier actif, vit pour combattre; le guerrier passif combat, lorsqu'il le faut, pour vivre : mais la mesure du courage et de l'esprit de sacrifice est la même chez tous deux. Les régiments qui relèvent de la première tendance spirituelle sont amoureux des luttes violentes et des attaques; ils sont les conquérants-nés, qui ne se laissent affaiblir par aucune considération. Les autres, les guerriers passifs, sont plutôt d'acharnés *défenseurs* de la patrie et de ce qui est placé sous son signe. »

La fonction la plus élevée du citoyen est donc la fonction guerrière. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute pour Banse. On le verra réclamer des privilèges spéciaux pour les soldats de métier que le vulgaire se doit de considérer comme des citoyens de première classe. L'antithèse de cet élément combattif qui doit réunir toutes les qualités requises pour collaborer à la défense de la nation est fournie par le pacifiste. Notre auteur n'est pas tendre pour ceux qu'il prétend traiter comme des lâches ou des malades. Voici d'ailleurs son opinion, accompagnée de conseils aux officiers qu'il met en garde contre le venin défaitiste :

(1) *Wehrwissenschaft*, titre du livre, signifierait plus exactement : Science ou Art de la défense (N. d. T.).

« Face à tous deux se dresse l'homme qui est impropre à la guerre, celui qu'on appelle l'homme pacifique : *le pacifiste*. Celui-là n'entre pas en ligne de compte pour ce qui concerne l'attaque, et même le rôle de défenseur lui répugne. La vie n'est pour lui qu'une forme d'existence biologique. Il la considère d'un point de vue purement économique, et non pas sous l'angle de l'idéal. Il ne demande qu'à vivre, — peu lui importe que ce soit en homme libre ou en esclave, — mais, pour gagner sa vie, il ne veut pas la mettre en enjeu. Il change de conception et d'opinion au gré des maîtres qui le commandent et il a horreur de la guerre; sa maxime est : « Plus jamais de guerre ! » C'est un des plus graves problèmes qui se posent aux chefs d'État conscients et à tous les peuples civilisés que de chercher à soumettre ces éléments à une volonté nationale agissante et saine. On arrivera sans doute, à force d'exercices et de discipline, à donner à ces pacifistes une apparence militaire, ils s'acquitteront plus ou moins bien de leurs fonctions dans le cadre d'une nombreuse armée, mais ils se déroberont dès qu'ils se trouveront dans une situation périlleuse et trahiront la confiance de leurs chefs. Les pacifistes composent cette partie de la population et de l'armée qui est toujours accessible à cet empoisonnement des esprits que cherche à provoquer la propagande ennemie, qui sème le venin défaitiste dans l'armée et la nation et qu'on trouve toujours prête, lorsqu'éclate une révolution, à lutter contre l'ordre établi. »

De ces considérations et d'autres visant la généralité des individus composant la nation guerrière se dégage la nécessité d'une psychotechnique officielle : le gouvernement doit essayer de connaître les caractéristiques de chaque race, entretenir le tempérament belliqueux de certaines et mettre hors d'état de nuire les éléments défaitistes qui risqueraient de nuire au pays en cas d'hostilités. Cette action doit s'exercer indistinctement sur tous les citoyens, depuis leur prime jeunesse. Le gouvernement devra s'efforcer en un mot d'accoutumer l'âme nationale à l'idée de la défense nécessaire.

« Il faudra que le gouvernement et le commandement de l'armée pratiquent une psychologie prudente et avisée, — appuyée sans doute par une psychotechnique capable de distinguer sans erreur les âmes de qualité guerrière de celles qui sont neutres; on arrivera de la sorte à reconnaître les véritables éléments guerriers du peuple et à les favoriser, et on pourra tenter en contre-partie d'élever à un idéal les éléments dits pacifiques.

Si un tel gouvernement veut mettre en pratique une véritable éducation de l'âme de la nation pour l'accoutumer à l'idée de la nécessité de la défense, il lui faudra veiller à ce que les hommes y soient préparés dès leur jeunesse.

La propagande de l'idée de défense ne doit pas se borner à un développement intense de tous les exercices qui relèvent de l'éducation physique, mais s'attaquer à ce principe même qui détermine tous les actes humains : la formation spirituelle. »

Mais cette action sur les esprits ne doit pas se borner à une exaltation de l'esprit guerrier national. Elle doit s'étendre à l'étranger, se ramifier même en pays neutre. Nous voyons Banse annexer à la psychologie la fonction de ce qu'il appelle par euphémisme « la propagande psychologique ». La propagande psychologique s'appelle, d'un mot beaucoup plus simple et plus significatif, l'organisation de l'espionnage.

« C'est la participation de l'Angleterre à la dernière guerre qui a provoqué l'accroissement considérable, que nous avons déjà signalé, du nombre des moyens de combat.

« C'est elle aussi qui a annexé la psychologie des peuples au nombre des armes dont disposent les nations belligérantes. Elle s'occupe bien de son propre peuple et de sa propre armée, mais elle dirige surtout son attention vers les peuples ennemis, et même,

à l'occasion, vers les pays neutres. Cette propagande psychologique poursuit les trois fins suivantes : il s'agit d'abord d'affermir la volonté de lutter de son propre peuple et de l'immuniser contre d'éventuelles campagnes ennemies de fausses nouvelles; il s'agit ensuite de démoraliser le peuple ennemi, de briser sa volonté et de l'amener à désirer la fin de la guerre; il faut enfin chercher à indisposer les neutres contre l'ennemi, et même, si possible, les conduire à entrer en conflit avec lui.

« C'est pourquoi cette action psychologique devra s'exercer, avec prudence et discernement, même en temps de paix; et pour qu'elle soit pleinement efficace, il faut l'entourer de toutes les précautions qui pourront aider à la faire passer inaperçue. Elle aidera la politique autant que le commandement de guerre. Il faudra établir dans les pays ennemis et neutres un véritable réseau de centres de propagande ou de liaison, et mettre en œuvre toutes les ressources qui sembleront propres à donner de bons résultats : la presse et la radio, le cinéma et l'espionnage, l'action d'intérêt commun comme les efforts isolés. Pour la T. S. F., par exemple, on utilisera des postes émetteurs à grande puissance, capables d'annihiler toutes les tentatives de propagande radiophonique de l'ennemi. On peut dire qu'ici tous les moyens seront bons pour miner, le plus gravement possible, le moral de l'ennemi, et préserver le nôtre. Le peuple anglais semble être passé maître dans l'art de manier cette arme nouvelle; en tout cas, les Anglais, sous la direction d'éléments juifs et semi-hindous (tels que le dénommé « Northcliffe » et Kipling), ont fait la preuve de leur savoir-faire au cours de la dernière guerre, à nos dépens, alors que nous étions encore trop candides, trop lourdauds, trop bêtement honnêtes pour vouloir entreprendre une campagne de mensonges efficace. »

* * *

« *Formes essentielles de la guerre technique.* — Nous tenons à insister particulièrement sur la *physique* et la *chimie*, la construction *mécanique* dans le sens le plus large du terme et la *biologie*. Ces sciences contiennent l'essentiel de la théorie des moyens de lutte techniques, et c'est pourquoi on les a toujours trouvées étroitement unies à la science de la guerre. Malgré le rôle primordial des trouvailles relevant de la physique et la mise en pratique des lois de cette science pour la construction de toutes les machines de guerre, l'utilisation de l'électricité, le calcul des trajectoires, les principes de l'aviation, la physique n'occupe plus aujourd'hui le premier rang des connaissances utiles à la science de la guerre. Elle a manifestement été évincée par la *chimie* moderne.

« L'apport de la chimie à la technique de la guerre moderne consiste surtout en la fabrication de *gaz de combat*. Nous comprenons sous ce terme non seulement les gaz proprement dits, mais encore les substances liquides ou mêmes solides qui se peuvent propager sous forme de fines poussières ou de brouillard. Ces corps sont toujours plus lourds que l'air et c'est pourquoi ils retombent sur le sol, formant des nappes qui pénètrent dans les abris souterrains et les caves, et sont capables aussi d'empoisonner les eaux potables. Les substances liquides se précipitent sous forme de gouttelettes d'une extrême finesse et pénètrent par exemple les vêtements, ce qui suffit à déterminer, par érosion de la peau, de graves plaies du corps humain.

« Dans les premiers mois de la guerre mondiale, on propulsait les gaz par nappes. Souvent, au lieu de les chasser vers le front ennemi, le caprice des vents les ramenait sur nos positions. Le front allemand, à l'Ouest comme à l'Est, était très défavorable à une guerre de ce genre, car, sur les deux lignes, le vent soufflait d'habitude dans notre direction : le vent qui domine sur le front occidental

est le vent de l'Ouest; en Orient, par contre, c'est surtout le vent de l'Est. Plus tard, on recourut à des obus d'un poids léger contenant des gaz délétères et, grâce à ce procédé, on put les envoyer avec précision sur le point du champ de bataille que l'on visait. C'est au bombardement à gaz des positions d'artillerie ennemies que l'on peut attribuer en grande partie le succès de nos offensives de printemps et d'été 1918. A l'avenir, le « nettoyage » par les gaz de secteurs entiers du front et de centres industriels importants du pays ennemi joueront un rôle de premier plan et seront réalisables grâce à l'intervention de la flotte aérienne.

» On peut ranger les principaux gaz asphyxiants utilisables pendant la guerre en trois catégories :

» 1^o Matières excitantes : Ce sont les gaz lacrymogènes qui, ainsi que l'indique leur nom, attaquent surtout les yeux. On peut leur adjoindre les gaz dont l'action s'exerce surtout sur le nez et la gorge, tel que le fameux « Croix bleue » dont on se servit au cours de la dernière guerre;

» 2^o Les véritables gaz asphyxiants, qui déterminent l'écèlement des alvéoles pulmonaires (le chlore, le phosgène, le picrate de chlore, le perstoff);

» 3^o Les gaz caustiques et asphyxiants, qui exercent en même temps une action érosive sur la peau et une action désorganisatrice sur les poumons (le gaz « Croix jaune »).

» On peut prévoir que l'aménagement d'« espaces jaunes » aura une importance particulière; nous entendons par ce terme des bandes de terrain étroites, couvertes de nappes de gaz d'une très grande densité, dont le rôle serait d'arrêter l'ennemi qui ne pourrait les franchir qu'à l'aide de systèmes protecteurs spéciaux.

» Il faut attribuer une importance considérable aux mesures de protection que l'on pourra envisager contre les gaz asphyxiants, dont le rôle sera particulièrement redoutable dans une prochaine guerre, parce qu'on pourra les employer dans l'espace total des nations belligérantes, et qui mettront en danger l'ensemble de leur population. On peut distinguer deux méthodes de protection contre les gaz. La première est une défense active, agissante, lutte contre les attaques par les gaz avec des moyens identiques, c'est-à-dire par des émissions de gaz en pays ennemi et par la défense aérienne. L'autre méthode, la protection passive, doit être appliquée simultanément à l'armée en campagne et à la population de la patrie.

» La protection passive contre les gaz peut être individuelle ou générale. L'individu peut se garantir à l'aide d'un appareil du genre du scaphandre, qui isolera le corps entier de l'air vicié par les gaz et sera muni d'une bouteille d'oxygène qui lui procurera de l'air respirable. Mais ce système de protection est beaucoup trop coûteux pour que l'on puisse espérer en doter tous les habitants d'un pays. L'emploi d'un masque à gaz, avec un filtre respiratoire qui arrêtera au passage les substances nuisibles des gaz asphyxiants, est d'un usage beaucoup plus pratique. Depuis 1916, tous les soldats sont munis de ce masque et il leur est interdit de se rendre en campagne sans l'emporter. Il faudrait encourager les mesures de protection touchant l'ensemble de la population nationale et décider par exemple la création de locaux étanches où l'on serait à l'abri des attaques par les gaz. Cette mesure s'impose d'autant plus que le masque, en fait, ne protège que contre les gaz purs et n'a aucune efficacité contre les gaz liquides, qui peuvent causer sur le restant du corps des plaies par érosion, dont la gravité n'est pas à démontrer.

» La protection de l'ensemble de la population contre les gaz asphyxiants reste donc la première mesure à prendre en vue de la guerre future. Outre le masque à gaz individuel, elle nécessite, ainsi que nous l'avons dit, des abris de grande dimension, où la population pourra se réfugier en cas d'attaque aérienne, ou mieux encore l'aménagement dans la cave de chaque immeuble d'une

pièce hermétiquement close. Alors que la Russie soviétique aménage activement des abris en commun de ce genre, la « Société allemande pour la protection aérienne » s'efforce en vain d'obtenir du gouvernement des mesures identiques. Il est possible qu'à l'avenir l'architecture urbaine doive tenir compte du danger des attaques par les gaz en prévoyant des rues très larges, orientées dans le sens du vent (cette direction chez nous sera presque toujours sud-ouest-nord-est), de petits blocs de maisons relativement peu élevées, de nombreuses places publiques, des squares et des bassins, et en évitant dans la mesure du possible les immeubles à nombreux étages, les rues étroites et les quartiers à population dense.

» Il faut bien se faire à l'idée que le danger de guerre sera dorénavant plus imminent, que ses conséquences sont plus impérieuses que jamais, et que ni la vie bourgeoise ni l'ensemble de la vie culturelle de la nation ne sauront échapper à son emprise.

» Il va de soi que la *biologie*, considérée comme un moyen de guerre, n'a pas atteint de loin l'importance de la chimie. Mais on peut prévoir que la prochaine guerre lui assignera une place de premier plan : l'Angleterre a essayé d'exterminer tout un peuple par la faim, la guerre chimique et l'action terrible de l'artillerie moderne ont privé la guerre de tout caractère chevaleresque; quant à la *biologie*, elle déterminera sans recours l'extermination de nations tout entières. Au cours de la dernière guerre, les Français ont eu le triste privilège de prendre l'initiative (!) de ce genre de lutte : ils ont fait envoyer, de façon clandestine, à leurs prisonniers de guerre détenus en Allemagne, des cultures de bacilles à l'aide desquelles ces derniers devaient détruire animaux et cultures. Heureusement, à cette époque déjà lointaine, ce plan diabolique fut déjoué. La commission réunie en 1924 par la Société des Nations pour l'étude de la guerre biologique conclut que ce genre de guerre, considérablement perfectionné, pourrait aboutir plus tard à des résultats appréciables.

» Les principaux moyens de propagation envisagés sont la contamination de l'eau potable et de l'eau à usage domestique par les bacilles de la *typhoïde*, puis le transport des germes de la même maladie par les puces, ainsi que la propagation de la *peste* à l'aide de rats contaminés artificiellement. Des avions atterrissant derrière les lignes ennemies, ou même au cœur du pays ennemi, pourraient arriver à d'excellents résultats par la diffusion directe des porteurs de germes.

Il est hors de doute que la guerre biologique est l'arme par excellence des peuples *désarmés* et privés de tous moyens de défense. On ne pourra pas en vouloir à un tel peuple de faire usage de ces moyens inhumains pour s'opposer à la brutale tyrannie et tenter de détruire l'État oppresseur par ces moyens purement scientifiques. Ce n'est que pour cette raison que le Conseil de la Société des Nations a jugé bon d'interdire la guerre biologique. Mais, lorsqu'il s'agit de l'existence même d'un État et d'un peuple, ce dernier devra mettre en œuvre toutes les armes qu'il possède pour refouler un ennemi supérieur par le nombre et les moyens d'attaque et arriver à vaincre en faisant abstraction de tous les préjugés.

* * *

« ... Quelle sera la forme de guerre de l'avenir : la stratégie d'*anéantissement*, avec son admirable guerre de mouvement et ses batailles rapides et décisives, ou la stratégie d'*épuisement* avec son interminable guerre de positions, ses exigences gigantesques en matériel, sa technique et ses corollaires, la famine et le mensonge? Personne ne peut répondre à cette question; il est probable qu'une forte disproportion entre les conditions militaires et économiques des deux belligérants décidera du genre de guerre à adopter, ainsi que le facteur non négligeable de leur attitude

spirituelle et morale. Deux adversaires de même force pourront toujours chercher à résoudre le conflit par une guerre de mouvement; il faudra évidemment, dans ce cas, que le vainqueur veille à ce que le vaincu ne se replie sur des positions préparées d'avance et ne transforme la guerre en une guerre de positions qui pourrait remettre en question le succès final.

» Il résulte de là que lorsque deux puissances de force inégale sont en présence, la plus faible optera pour la guerre de positions, parce que les machines de guerre tendent à réduire à néant l'avantage numérique de l'adversaire. Mais elle ne pourra le tenir en échec que si elle est régulièrement approvisionnée en matières premières et en produits alimentaires, et si elle sait préserver son peuple de l'agitation révolutionnaire et pacifiste.

» Nous autres Allemands, nous sommes aujourd'hui dans la situation de cette puissance la plus faible. Notre petite Reichswehr est incapable de soutenir une guerre de mouvement contre une puissance militaire fortement armée, nombreuse et plus exercée : on finirait par l'expulser de n'importe quel territoire. Il ne lui resterait donc, en cas de guerre, pas d'autre solution que de se retrancher et tenir l'armée ennemie en haleine, le temps de permettre la constitution d'une grande armée nationale, issue du peuple, et de fabriquer le matériel moderne et les engins dont une telle armée aurait besoin. Il apparaît que, même dans une guerre de positions, la tâche de la Reichswehr serait d'une énorme difficulté, parce que l'ennemi, supérieur en nombre, le serait également, et de façon infinie, en équipement et en machines de guerre. Mais rien n'est impossible à un peuple poussé au désespoir; il ne lui reste pas d'autre solution que de tenter l'in vraisemblable; et — en dépit de toutes les Société des Nations du monde — il recourra à tous les moyens, sans exception aucune, pour sauver sa peau. Chaque guerre contient sa part de hasard, et le vainqueur est souvent celui qui s'y attendait le moins.

» Quant aux provinces qui, sans doute aucun, doivent s'attendre à être occupées par l'ennemi, elles doivent se préparer à la guerre populaire qui peut se mener de façon active ou passive. La forme passive consiste à éviter tout contact et tout commerce avec l'envahisseur, dans la mesure où de tels rapports ne seront pas nécessaires à la population même. Il faut que l'ennemi ait l'impression d'être assis sur un baril de poudre. La guerre populaire active — inventée par les Français en Vendée — doit être dirigée par des cellules réparties dans le territoire même envahi par l'ennemi; elle se propose d'anéantir et de surprendre de petits détachements ennemis et des isolés, de détruire les voies ferrées, faire sauter les ponts, dérailler les convois militaires, piller des camions, essayer d'agir sur les éléments incertains de l'armée ennemie, surtout les troupes de couleur, et miner la volonté guerrière du peuple ennemi tout entier, par la propagande directe. En un mot, une telle lutte cause à l'ennemi un sentiment d'angoisse et des soucis à quoi aucune armée ne saurait résister à la longue.

» Que l'on n'objecte pas que cette forme de la guerre populaire future soit indigne! Une seule chose compte pour un peuple frustré de ses droits et désarmé : reconquérir sa liberté et son indépendance en tant que nation. Et, pour y arriver, tous les moyens sont bons; on se rappelle que la France a employé cette guerre populaire, que l'Angleterre a inventé d'affamer notre peuple et de le démoraliser par ses campagnes mensongères, et que les deux nous ont humiliés et pillés par le traité de Versailles, dont nous souffrons plus qu'aucun peuple n'a jamais souffert, jusque dans notre âme.

» Le destin des peuples, la vie et la mort des États sont dans la main de Dieu. Mais Dieu vit dans l'âme des peuples. Si un peuple s'efforce de vivre conformément à son devoir spirituel, il remplit

la tâche que Dieu lui a dictée. C'est la guerre qui doit, en dernier lieu, l'aider à défendre et à réaliser la volonté divine. Et c'est la tâche de la Science de la guerre de l'y préparer (1). »

Lieutenant-colonel HENRY MELOT.

L'épopée du Roi Albert

Un livre
pour tous les enfants du monde

En face d'un grand sujet, comme on se sent petit!

Rien que cette faible plume qui ne sert pas toujours la force de notre cœur... Et ceux-là qui attendent de nos écrits un peu plus de lumière, un peu plus d'amour...

Comme on se sent petit! Surtout quand il faut, par ce grand sujet, introduire dans le monde merveilleux des âmes splendides et des actions magnifiques, les enfants affamés de lune bleue, les enfants insatiables.

Mais l'auteur dont je veux écrire aujourd'hui a invoqué Meinrad le Saint, qui gravissait la montagne en élevant son ermitage toujours plus haut. Et c'est ainsi qu'il a pu graver la haute vie, la vie grandiose du roi Albert dont saint Meinrad était le patron.

Je n'ai pas peur d'écrire que cet auteur a été aussi grand que son sujet. Qu'il a été digne, au surplus, du public enfantin auquel il apporte un livre, un trésor.

Or, je connais tous les trésors de la littérature enfantine. Il ne se passe point de jour que je ne me complaise dans leurs richesses et leur beauté. Je suis donc simplement juste en disant qu'il n'y en a pas un qui surpasse le chef-d'œuvre que nous donne aujourd'hui un de nos compatriotes, Paul Werrie, avec *La Légende d'Albert 1^{er}, roi des Belges* (2).

Il me fait en revenir au sujet pour souligner qu'il porte en lui-même sa grandeur. Mais que d'écrivains pressés d'en exploiter l'actualité sont restés en dessous de lui! Asservis à toutes les pauvretés du genre biographique et laudatif, ils ont paraphrasé des faits avec des commentaires de journal illustré, noyé les anecdotes dans la plus désespérante banalité. Leur plan était connu d'avance : un plan stéréotypé, semblable à ceux que l'on impose aux écoliers de la quatrième classe primaire, à la leçon de styl. Soigneusement, ils ont repris, point par point, les événements dans l'ordre où ils se sont passés. Ils ont ignoré que dans une noble vie, ce ne sont pas les jours qui comptent, ni les années, mais ce que l'on a mis dans les actes, les pensées, les rêves de cette vie. Ainsi ont-ils voulu retracer l'existence du Roi et sa carrière. Ils ne l'ont pas ressuscité. Ils ne sont point parvenus à nous environner, à nous réchauffer par cette grande flamme d'une existence qui n'est pas éteinte pour ceux qui comprennent exactement ce qu'est la mort. Aucun n'a réussi à nous faire entrer dans ce halo de lumière qui va s'élargissant autour d'une tête fière, dressée sur les sommets.

Tous ces gens sont demeurés sur la terre avec les coupures de journaux qui relataient les cérémonies et les marchands de portraits à douze francs. Paul Werrie s'est mis, d'un plein coup, au-dessus d'eux en même temps qu'il se mettait au-dessus du

(1) A paraître aux *Nouvelles Editions Latines*, 21, rue Servandoni, Paris. C'est le même éditeur qui vient d'être condamné pour avoir publié, sans l'autorisation de l'auteur, *Mein Kampf*, d'Adolf Hitler.

(2) Casterman, Paris-Tournai.

métier. Si j'ajoutais, en corollaire, qu'il a fait de l'art, je formulerais une appréciation incomplète.

En effet, l'art qui touche les enfants est fait de tant de choses qui n'ont rien à voir avec les besoins des adultes et leur sensibilité. Je louerai précisément Paul Werrie d'avoir introduit les petits dans l'atmosphère propice aux hallucinations qui composent, pour une part, l'univers enfantin. Même son style contribue à créer une atmosphère d'Apocalypse. Les images apparaissent tragiques et découpées comme les objets sous un ciel d'orage. Elles alertent tous les sens à la fois. Les visions sont nettes, fulgurantes; et l'on écoute ce bruit qui en d'autres circonstances fut déjà un présage. Et il y a aussi ce parfum lourd, trop lourd, des épis dans les premiers jours d'août 1914 :

En ce temps-là, il faisait très chaud...

Pour l'auteur, c'est probablement un souvenir d'enfance. Tout ce qu'il écrira à la suite restera dans l'esprit et l'unité de l'enfance.

A l'encontre des pauvres écrivains dont je parlais, il ne songe pas un instant à faire dépendre son récit d'un ordre chronologique. En vérité, il est comme les enfants auxquels il raconte, libre du temps, sous le signe de la durée.

« Il est arrivé ceci telle année et cela telle autre. » Qui ne voit la médiocrité d'un tel enchaînement lequel, d'ailleurs, n'est nullement conforme à la logique enfantine?

Et le sujet lui-même doit être respecté. Le roi Albert est hors du temps, fixé dans une gloire immortelle. Il a dépassé, dès ici-bas, les communes mesures. Mais, je le répète, Paul Werrie a su comprendre et traduire le caractère éternel de son sujet.

Comme Hans, le joueur de flûte, il lui est venu dans la tête un air que personne n'avait jamais joué — un air de vengeance peut-être?

Charmés, comme ils ne le furent jamais, les enfants, j'en suis certaine, le suivront jusqu'à la mer immense, jusqu'à la mer sans fin.

* * *

Il est, à mon sens, ridicule de demander à un écrivain qui a fait un beau livre comment il a été amené à l'écrire et comment il l'a composé. Car un beau livre ne sort nullement d'un dessein prémédité. Un jour, l'inspiration visite notre cœur aussi bien que notre esprit et une voix intérieure nous oblige à tracer des lignes.

Pour qui? Pour quoi? Pour obéir.

Comme nous parlions de son ouvrage, Paul Werrie m'a dit incidemment qu'il l'avait commencé à la manière des gosses qui, sans trop savoir ce qu'ils vont dessiner, commencent par faire un carré, un rond. Et puis cela devient des choses merveilleuses : les choses que l'on portait en soi, sans le savoir.

Je crois bien que Werrie ignorait, lui aussi, tout ce qu'il portait en lui. La vérité m'oblige à dire que je me défiais un peu du dessin qu'allait faire ce poète qui fut, jadis, surréaliste. Et comme je l'écoutais me lire, il y a quelques semaines, une page de son manuscrit, je me disais aussi que ce sportif, dont les yeux à fleur de tête et les poings formidables m'avaient toujours un peu effrayée, allait publier un récit brutal, trop linéaire pour mon goût.

Or, voici la révélation... La rudesse réussit à nous charmer. Aucune douceur n'eût pu être pareillement fascinante. Je pense à la médiocrité qui eût été celle d'une histoire semblable, écrite d'une manière sentimentale. Et qu'on me laisse rire des gens qui veulent qu'on emploie, pour parler aux enfants, un langage fade, niais et zézayant. Comme si les jeunes auditeurs ne goûtaient pas mieux que nous la magie du verbe et la musique colorée des mots inconnus!

Au reste, il fallait cette rudesse pour écrire comme Paul Werrie

l'a fait, dans le ton même de l'épopée. *La Légende d'Albert I^{er}*, je n'hésite pas à le dire, est une véritable chanson de geste, de la lignée des chansons de geste du moyen âge et des odyssées de l'antiquité. Et tout comme celles-ci enchantèrent l'enfance des peuples, elle est bien faite pour enchanter l'enfance des individus. Car ces enfances sont, à n'en pas douter, pareilles.

Faut-il, une fois de plus, prendre ici la défense de la légende qu'on représente volontiers comme faisant bon marché de l'histoire et de la vérité? J'aime à fortifier le bel attachement qu'ont pour elle les enfants, en leur répétant que la légende aide, souvent mieux que l'histoire, à faire la lumière sur ce qui s'est réellement passé, à comprendre l'âme des héros et le sens de leur vie.

C'est le cas pour le roi Albert. Werrie excelle à le montrer à ses jeunes lecteurs *entrant vivant dans la légende*, à leur faire entendre que, même avant sa mort, il était entré dans la lumière de la gloire. Avec les épopées de jadis, celle que voici a plus d'une parenté. Ainsi, tout en élevant son héros au-dessus du commun des hommes, ne manque-t-elle pas de mettre en relief, par opposition ou par conjugaison, la beauté, la profondeur des sentiments humains.

Le peuple et les enfants sont avides de contempler des demi-dieux. Et ils rêvent de devenir semblables à l'un d'eux, de porter au sublime les instincts de l'homme.

Il serait faux de parler, à cause de cela, de la portée pédagogique d'une biographie du Roi (Je songe avec horreur à la biographie que va certainement publier M. l'Inspecteur de canton pour la prochaine distribution des prix). L'heure où on lira la *Légende d'Albert I^{er}* sera celle du conte et non de la leçon. Et simplement parce que le conte est beau, il fera plus de bien que la leçon ennuyeuse. L'admiration nous rend meilleurs. Et c'est une joie — « une joie pour toujours » — et un encouragement de rencontrer dans une histoire les grandes âmes et les grandes choses.

* * *

L'heureuse absence de plan chronologique m'empêchera cependant de résumer les chapitres du livre. L'originalité de ceux-ci consiste précisément à donner l'impression d'une totale nouveauté. Et ce qu'ils rapportent paraît aussi entièrement nouveau. Il s'agit, pourtant, d'une page d'histoire que nous connaissons, que nous avons vécue. Mais c'est à la véritable beauté qu'il appartient en propre d'être infinie et diverse, au point qu'on y peut toujours découvrir de nouveaux aspects.

L'auteur a une façon quasiment géniale de fondre les anecdotes, de les rapprocher, de mêler son auditoire à ce que faisait, à ce que disait son héros. Tant et si bien que ses phrases sont riches de tout un contenu humain et surhumain qui empoigne.

Il n'a pas peur des répétitions. J'aime cette hardiesse devant laquelle aurait reculé un auteur plus soucieux de littérature que de psychologie enfantine. Car les enfants, dans n'importe quelles histoires, trépignent d'aise aux répétitions, que celles-ci soient explicatives, émouvantes ou comiques.

Les exclamations elles-mêmes contribuent à l'agréable résonance du récit. A chaque tournant de celui-ci, l'invocation à saint Meinrad est comme une reprise d'haleine dans la dure montée, la montée sanctifiante. Car, il ne faut pas croire que Paul Werrie a fait quelque chose de facile. Il a des trouvailles qui sont des inspirations d'artiste; mais l'art est toujours une ascension et souvent un calvaire.

J'ai parlé plus haut de rudesse. Pourtant, il faut savoir ce que c'est d'être tendre pour faire planer sur toute la vie du roi Albert l'âme de sa mère qu'il aime. La comtesse de Flandre ne cesse de parler à son fils dès qu'il s'élève vers le ciel. Et il y a plus d'un symbole habilement suggéré dans cette passion d'Albert I^{er} pour sa mère, pour la montagne, pour l'aviation.

Le symbole, d'ailleurs, est comme le leitmotiv de la légende. Il est, à chaque page de celle-ci, pour mieux expliquer aux enfants *tout ce qui est vrai*. Et le merveilleux n'est pas en dehors de ce vrai. L'auteur le montre à la jeunesse comme ce qu'il y a de plus vrai dans la merveilleuse vie qu'il a entreprise d'écrire. Son symbolisme lui a fait atteindre une vérité que n'ont pas vue, que ne verront jamais les collectionneurs de faits, de dates et de timbres-poste. Ceux-là, j'en suis bien certaine, n'auraient jamais songé à relever, par exemple, la parole prophétique du cardinal Mercier accueillant Albert I^{er} le jour de son avènement : « *Timebunt me audientes reges horrendi; in multitudinē videbor bonus et in bello fortis.* (En entendant parler de moi, des rois redoutables me craindront. Je me montrerai bon au milieu du peuple et vaillant à la guerre.) » Aucun n'aurait souligné les signes tragiques du destin royal, comme la rupture du plafond au-dessus de la place que devait occuper le Roi, au Palais des Sports, le soir du jour fatal. Et encore ce paysage brésilien qu'on avait offert à Albert I^{er} lors de son voyage à Rio et qu'il avait fait suspendre face à son bureau :

Or, un présage tragique se dresse au milieu de la toile, que personne, cependant, ne peut ni comprendre, ni interpréter, mais qui est comme un signe obscur : au milieu de la peinture, dans un paysage très doux et très coloré, se dresse un haut rocher, pâle et délavé, une aiguille inaccessible et orgueilleuse.

Comme c'est étrange !

Cette aiguille ressemble en tous points à celle dont, un jour, il sera précipité.

Et ainsi pendant dix années, chaque jour, les yeux du Roi rencontrent l'image du rocher marqué par son Destin.

Ce fut un Roi marqué par le Destin

Et il faut rappeler un autre présage, avec ces lignes de toute première force :

Or, rappelez-vous — il était ainsi marqué par le Destin — pendant sa jeunesse et avant de monter sur le trône, Albert cultivait les sciences et, par un présage curieux, il habitait un palais précédé d'un square comme on en voit à Londres et qui s'appelait le square de la Science. Et c'est ainsi qu'il devint une haute figure de Sage.

« Ce n'est plus un souverain, dit alors de lui le chef d'un Etat voisin, c'est devenu un homme sage. »

Car au siècle de l'argent, il n'a point aimé l'argent, si ce n'est pour servir la Science ou la Charité.

Au siècle de la réclame, il ne s'est point fait de réclame, mais il a recherché l'effacement personnel. Au siècle de la jouissance, il a mis par-dessus tout la morale et l'honneur.

Et comme vingt-cinq ans plus tard, parlant des forces morales, il répétait ce qu'il disait vingt-cinq ans plus tôt, il n'a point dévié de sa ligne de vie parce qu'il l'a trouvée bonne.

Et de même que, dans les navires et les bateaux qui vont sur l'eau, la ligne qui court de la poupe à la proue et qui les coupe en deux, en dessous des deux mâts, cette ligne s'appelle d'un nom magnifique : « la ligne de foi », la vie d'Albert I^{er} conduisant le vaisseau de son Royaume, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, fut droite ainsi qu'une « ligne de foi ».

Cette ligne droite, l'auteur lui-même ne l'a pas quittée. Il ne s'est perdu dans aucune des digressions faciles auxquelles se prêtaient l'abondance des traits de sagesse et des actions d'éclat : toutes les dorures du héros.

Meinrad le Saint sans cesse l'a secouru. Ainsi a-t-il écrit comme inspiré. Je n'en veux pour témoignage que les transitions admirables qui relient entre eux les morceaux du récit et qui reviennent parfois comme des lamentations, parfois comme des rappels qui font croître l'hallucination. Beauté ancienne et toujours nouvelle, écrivais-je plus haut. J'admire encore que Paul Werrie soit parvenu

à dégager ce qui, dans une moderne épopée est aussi grand que les Iliades de jadis. Il a su célébrer la noblesse de l'athlète et du sport, aussi bien que les Grecs et les Romains. Et la féerie même, il a réussi à en évoquer, à travers une vie sublime, les couleurs rutilantes et le mouvement prestigieux.

Une ligne droite suivie jusqu'au bout. Une ligne de foi. Mais parce qu'elle était une ligne tracée vers l'infini, un écrivain a su en faire un cercle parfait. Son livre commence par la mort du Roi et il finit par cette même mort. Le cycle est fermé. On ne pouvait rien dire de moins. On ne pouvait rien dire de plus. Dès lors, le plus grand ouvrage sur Albert I^{er} est, à mon sens, écrit.

Je me réjouis qu'il ait été fait pour tous les enfants du monde. Car c'est aux enfants qu'il appartient d'élire les chefs-d'œuvre universels et de leur donner, avec leurs suffrages et leur cœur, l'immortalité.

JEANNE CAPPE.

Mystiques chrétiens et Paganisme religieux

C'est la collection *Les Maîtres de la pensée religieuse*, dirigée par M. Gonzague Truc, qui nous fait mettre en regard ces deux termes et qui nous invite à comparer la vie religieuse de l'humanité dans deux types particulièrement représentatifs. On sait du reste que dans toute religion élevée existe une tendance à l'union intime avec la divinité, un désir d'exaltation des facultés humaines se haussant jusqu'au contact de l'Être divin; le temps est passé où les mystiques chrétiens passaient pour des dégénérés ou des anormaux; on voit plus généralement en eux des exemplaires supérieurs de l'humanité, réalisant au plus haut point une aspiration foncière de l'être moral, et le danger d'erreur le plus grave de notre temps est plutôt de mettre sur le même pied tous les mystiques, quels qu'ils soient, de n'accorder aux chrétiens qu'une supériorité accidentelle, et de croire que l'union mystique est le fait des facultés naturelles de l'homme.

Quand on parle de mysticisme non chrétien, le nom qui se présente immédiatement, pour la philosophie occidentale, est celui de Plotin. Plus explicitement que le platonisme pur, le néo-platonisme est un effort de concentration de l'âme, une tentative pour remonter de la conscience, participation déficiente de Dieu, à l'Intelligible pur, à l'Unité d'où tout est sorti. Philosophie compliquée au demeurant, chargée de dialectique, aussi bien que de l'héritage du syncrétisme religieux d'Alexandrie et sans doute des arcanes des mystères helléniques, mais traversée d'une profonde et ardente aspiration vers la vision de l'Absolu. Ce n'est pas sans raison que les derniers tenants cultivés du paganisme gréco-romain y cherchèrent des doctrines, une morale et surtout une attitude religieuse à opposer au christianisme dans sa marche victorieuse. M. Édouard Krakowski en a retracé l'histoire, avec ses antécédents et ses suites, dans un des volumes de la collection mentionnée au début de cet article (1). Il est d'ailleurs persuadé que si le néo-platonisme ne pouvait guère éclore que dans la ville cosmopolite d'Alexandrie, pont entre l'Orient et l'Occident, s'il

(1) *Plotin et le Paganisme religieux*, Paris, DENOËL et STEELE, in-8°, 300 pages.

doit beaucoup à l'influence juive de Philon, il n'en reste pas moins dans la ligne authentique du génie hellénique. Pour cela, bien entendu, il ne faut pas restreindre la pensée grecque et la vie du peuple privilégié des lettres et des arts à un rationalisme étriqué ou à un polythéisme sensuel. Aussi groupe-t-il autour de Plotin à peu près toute l'évolution de la philosophie grecque, depuis les origines plus ou moins historiques de l'orphisme et du pythagorisme jusqu'à la fermeture des écoles d'Alexandrie et d'Athènes.

On peut se demander s'il n'y a point là quelque syncrétisme un peu trop personnel. Laissons les historiens et les philologues discuter si, dans le défilé de noms et de personnages un peu éblouissant pour le lecteur moyen, tout se rapporte bien au plotinisme. Il y aurait une autre question à poser à propos de ce titre : *Plotin et le Paganisme religieux*. Le plotinisme, même avec tout ce qu'y rattache M. Krakowski, est-il bien, sans plus, le paganisme religieux? Sans nul doute, M. Krakowski n'entend pas poser une équation totale entre ces deux termes, et d'autre part l'on admettra sans difficulté que cette philosophie est ce que le paganisme a produit de plus élevé en fait de contemplation religieuse. Mais la vie religieuse de l'antiquité mériterait d'être étudiée en elle-même, non plus la religion ou les tendances mystiques de groupes choisis d'intellectuels, mais les croyances spontanées, les attitudes intimes de la foule.

On sait la fortune qu'eut le néo-platonisme, de servir de véhicule aux descriptions des mystiques chrétiens essayant de faire comprendre leurs expériences, surtout depuis la vogue des écrits aréopagiques. Déjà le grand Augustin avait trouvé dans ces doctrines un pressentiment du christianisme et plus d'une théorie a été incorporée par saint Thomas à son harmonieuse synthèse. M. Krakowski a bien vu que le christianisme seul a pu assurer la pérennité et l'enrichissement de la pensée plotinienne. « La mystique que Plotin portait en lui semble n'avoir pu s'épanouir que fécondée par le souffle chrétien. Demeurée païenne, elle se perd en théurgie, s'évapore en subtilités mythiques; mise au service du Christ, elle fournit à l'extase souhaitée un intermédiaire privilégié : le dieu vivant cloué sur la croix. Si la philosophie de Plotin est surtout une mystique, le véritable avenir du néoplatonisme n'était point dans le paganisme qui l'usurpa, mais dans le christianisme qui s'en empara comme d'un instrument forgé tout exprès pour la justification de ses théories (p. 283). » Le dernier mot détonne et trahit chez l'auteur l'assimilation excessive du christianisme aux systèmes humains que nous dénonçons au commencement de cette note. Le christianisme est tout autre chose qu'une théorie; il est avant tout un fait, l'intervention de Dieu, du Dieu personnel dans le monde, par un acte inouï, l'union du Verbe divin à une nature humaine, union qui a eu lieu en vue du drame de la Rédemption; cet acte s'est prolongé par l'Église avec sa vie humaine et divine, extérieure et intérieure. Tout cela suppose, et pour le saisir et pour y communiquer par la vie des âmes, des convictions, des connaissances de forme humaine, vivifiées, spécifiées par la foi et la grâce; ces vues enfin peuvent être élaborées en théories scientifiques par la réflexion théologique, mais ni la connaissance de foi, ni la contemplation mystique ne sont, elles, des théories au sens propre du mot; elles sont plus directement divines et objectives et la première est le fondement de la seconde aussi bien que de la théologie scientifique.

Ne parlons pas des survivances plotiniennes dans l'idéalisme moderne ou dans le bergsonisme (1). Il ne peut y avoir en tout cela, comme dans le plotinisme lui-même, que tout au plus aspiration vers l'intuition mystique, non sa réalité même. Une pure philoso-

phie, fût-elle intuitionniste, n'atteint pas au contact personnel avec le Dieu personnel.

* * *

De celui-ci au contraire nous avons la certitude en sainte Thérèse d'Avila. Elle est devenue le type le plus connu de la vie mystique, au point de reléguer un peu dans l'ombre d'autres formes de cette vie éminente, et il s'imposait de lui consacrer un volume de la collection citée; M. J.-D. Berrueta, professeur à Salamanque, et M. Jacques Chevalier, le distingué professeur de philosophie à l'Université de Grenoble, en sont les auteurs (1). De cette collaboration d'un mathématicien musicologue et admirateur des mystiques et d'un philosophe ami de Bergson, mais soucieux d'orthodoxie catholique, est sorti un livre clair et attrayant, qui synthétise heureusement les résultats des recherches historiques des dernières années, en même temps que le fruit des lectures personnelles des auteurs et de leurs réflexions sur la mystique.

Autour de sainte Thérèse sont groupés les auteurs mystiques qui ont préparé immédiatement son œuvre, soit par les lectures qu'elle a faites, soit par le contact personnel avec eux ou avec ceux qui s'en étaient nourris. Nous avons de la sorte un aperçu général de l'histoire de la mystique, suffisamment complet et exact, que le lecteur cultivé lira avec profit (2). On y trouve aussi des comparaisons utiles avec saint Jean de la Croix et des appréciations d'écrivains postérieurs à son sujet. Mais surtout, sainte Thérèse nous est présentée dans le milieu social et religieux de son temps, qui a conditionné partiellement sa vie extérieure et ses préoccupations réformatrices et apostoliques. Plus et mieux encore, son caractère, son tempérament moral, la physionomie propre de sa vertu nous sont décrits. Ils s'harmonisent si parfaitement avec ses grâces éminentes, tout en s'en distinguant essentiellement, qu'ils leur ajoutent un charme particulier et une garantie toute spéciale. Ame très énergique, mais restant féminine, même quand elle se plaint des défauts de certaines religieuses trop purement femmes à son gré, elle émerveille surtout par son équilibre mental, par son parfait bon sens, qui est évidemment très éloigné du terre à terre, et qui ne dédaigne ni l'observation psychologique aiguë, quoique bienveillante, ni le sourire amusé au spectacle de certaines situations comiques ou de certaines naïvetés de ses amis. Cet écrivain qui se rebiffe à l'idée de prendre la plume et qui plaint le temps qu'elle ne peut plus employer à filer sa quenouille n'a certes rien d'une femme savante. Elle n'emploie pas le langage des écoles théologiques, quoiqu'elle estime la science, mais, se croyant ignorante, elle décrit bonnement ce qu'elle a éprouvé chez elle et vu chez les autres, elle juge avec les données évidentes du sens commun et les règles de la simple doctrine chrétienne. Elle se fait pour cela une langue, un style sans apprêts, mais direct et qui dit tout ce qu'elle veut dire, tout ce qu'il faut dire, avec une précision spécialement difficile à réaliser dans des matières si éloignées de l'expérience commune.

Nous disions tantôt que la grande différence entre le plotinisme et la mystique chrétienne c'est que le premier reste essentiellement un système philosophique, une construction de concepts abstraits destinée à expliquer le monde, tandis que la mystique est le contact avec un être concret et personnel; ne disons pas « expérience », ce terme suggère trop l'idée d'une simple émotion et en tout cas d'un phénomène tout subjectif. Nulle part peut-être plus que dans sainte Thérèse n'éclate ce caractère de communication avec un être existant, une personne; son insistance sur le culte et l'amour de Jésus-Christ dans sa nature humaine aussi bien et presque

(1) C'est chercher loin que de voir chez Locke une influence plotinienne, parce qu'il affirme que l'homme, ayant reçu de Dieu la faculté de connaître, peut s'élever ainsi jusqu'à son Créateur. Sans parler de saint Augustin et de saint Thomas, pour ne citer que ces deux témoins de la tradition chrétienne, l'auteur de la *Sagesse* et saint Paul n'en disent-ils pas autant?

(1) *Sainte Thérèse et la vie mystique*, Paris, DENOËL et STEELE, in-8°, 270 pages.

(2) C'est par inadvertance que Ruysbroeck est rattaché à l'école hollandaise; les Pays-Bas au Moyen âge et dans l'histoire ne coïncident nullement avec la Hollande.

plus directement que dans sa divinité est significative à cet égard. Elle se révolte contre ceux qui ont voulu la persuader que la considération du Christ était un obstacle à la contemplation pure. Et l'on sait que plus tard ses filles se plaindront de ne pas trouver à leur arrivée en France ces sentiments partagés par les dévots, trop fidèles, croyaient-elles, à saint Denys.

Sens du concret, de l'existant, parallélisme entre la contemplation de sainte Thérèse et son action, dissipent radicalement le préjugé qui voit les mystiques sans attache avec le réel. Ils ne vivent ni dans le sentiment pur, ni dans les idées abstraites, mais dans la réalité; seulement celle-ci, en ce qu'elle a de plus profond, de plus consistant, et qui donne sa signification à tout, est invisible aux sens; l'intelligence par ses forces naturelles ne la saisit qu'imparfaitement; par la foi elle en découvre le secret sans le sentir présent; par la grâce mystique elle s'y unit mystérieusement. Entre ces formes de connaissance il n'y a pas opposition, mais ascension de l'une à l'autre. Dans les tendances naturelles de l'intelligence il y a comme une ébauche, ou plutôt un symbole des formes les plus hautes. Et ce qui fait que les mystiques peuvent nous communiquer quelque chose de leurs contemplations, c'est l'identité foncière de l'intelligence, qui, dans ses actes les plus humbles comme dans les plus sublimes, n'est jamais totalement asservie à la sensation.

RENÉ KREMER, C. SS. R.

“ Le Visionnaire ”

de

M. Julien Green

Le roman de M. Julien Green est composé de diverses parties dont l'enchaînement suit à peu près la même loi que celle qui règle la succession des « plans » dans le montage cinématique. On sait que, dans le déroulement d'un film, l'optique et l. point de vue ne cessent de changer; nous voyons chaque scène tantôt à la façon d'un observateur éloigné, tantôt de près; de l'extérieur, puis de l'intérieur; d'un point fixe et ensuite en marchant. L'ensemble de ces « coups » (comme disent les Anglais) doit donner le maximum d'expression à la scène considérée, et en même temps se laisser oublier au spectateur en tant que procédé technique, en s'efforçant de suivre un mode de vision aussi naturel que possible. C'est ainsi que le *Visionnaire* se présente d'abord au lecteur comme le récit d'une jeune fille, Marie-Thérèse Plasse, — dont la grande affaire est de décrire les comportements de son cousin Manuel, — puis se transforme en récit de Manuel, aux yeux de qui le personnage de Marie-Thérèse a beaucoup moins d'importance que celui de sa mère, M^{me} Plasse, veuve d'un colonel et quinquagénaire. Après un intermède d'un ton absolument différent, dont je parlerai tout à l'heure, le roman s'achève par un nouveau récit de Marie-Thérèse, récit dont le sujet principal est l'agonie et la mort de Manuel.

L'ensemble de ces trois « laisses » narratives constitue un roman complet, du moins en apparence. Par l'un et l'autre témoins nous sommes informés de toutes les circonstances qui concernent les héros, de sorte que le livre de M. Green aurait pu être amputé de cent pages sans que nul se plaignît d'une solution de continuité. Il faut que ces cent pages nous soient mises sous les yeux pour que nous comprenions leur nécessité, et c'est là la grande originalité

du nouveau roman de M. Green. Par un artifice peut-être un peu voyant, il nous montre une des pires faiblesses du roman traditionnel, qui est de faire du complet avec de l'incomplet.

Presque toutes les narrations de ce genre passent par un point critique, généralement situé au début du « nœud », où le récit hésite entre deux continuations. Faut-il, se contentant des éléments psychologiques apportés dans l'exposition des personnages et du sujet, poursuivre selon les lois de la composition, c'est-à-dire développer et conclure? Ou bien faut-il considérer les renseignements ainsi obtenus comme une première approximation, qui peut être un faux semblant, un masque, et conduire le récit, non pas vers son plus harmonieux développement, mais vers le plus indiscret, avec le dessein opiniâtre d'atteindre la vie intérieure des héros, de découvrir la signification profonde de leur aventure?

Les trois parties « raisonnables » du *Visionnaire*, malgré leur apparente plénitude, ne nous livrent pas l'essentiel de l'histoire qui s'y déroule. Il y avait un secret dans l'âme de Manuel, il y avait un double fond à sa vie: l'un et l'autre ne peuvent être découverts que par surprise. Or, sur le plan psychologique, il n'y a d'autre surprise que la folie, laquelle se nomme « rêve » lorsqu'il s'agit de personnes saines d'esprit. C'est donc un rêve continu de Manuel, une vision intérieure dans laquelle il se complait toute sa vie qui sera le chapitre le plus important de l'histoire, de sorte qu'au milieu des événements imaginés par l'auteur, d'autres événements, *imaginés par ses personnages*, viendront se détacher avec un surcroît de vérité. Pour comprendre réellement les héros et leur aventure, il s'agit de savoir non seulement *ce qui a été*, mais encore et surtout *ce qui aurait pu être*.

C'est ainsi que s'intitulent, dans le *Visionnaire*, les pages 154 à 257. Elles sont pleines de figures nouvelles, de faits incroyables et de sentiments inédits, qui se détachent sur un décor spécial: le château de Négreterre. Aucun autre rapport extérieur entre le reste de livre et ce chapitre fantastique que la présence de Manuel. Pourtant, le roman conserve une prodigieuse unité, consacrée par le *soulagement* que suscite la partie féerique. Le lecteur, en la lisant, a l'impression de l'avoir échappé belle. « J'allais passer à côté de ce drame! Il s'en est fallu de peu! » telle est l'expression fidèle du sentiment qu'il éprouve. L'innovation de M. Green doit être considérée comme une date dans la technique romanesque, tout de même que la découverte par Marcel Proust de la construction « en pyramide », que l'essai du monologue intérieur, et que la narration sur plusieurs faces des jeunes novellistes anglais.

* * *

M^{me} Plasse, veuve d'un colonel qu'elle vénère mais qu'elle n'aime point, a recueilli un sien neveu, dont elle pensa jadis épouser le père. Toute la vie de cette quinquagénaire ténébreuse et brusque est orientée par les sentiments que lui inspirèrent d'une part son mari, de l'autre celui qui eût pu et dû être son mari. Elle poursuit Manuel d'une affection rigide, austère, passionnée. Le jeune homme, poitrinaire incurable, grandit entre cette étrange mère adoptive et l'idée de la mort, pareillement pressé contre l'une et l'autre, tantôt épouvanté par elles et tantôt charmé. Ainsi se dessinent en lui les lignes d'une sensibilité morbide à base d'onirisme, de sensualité et d'horreur. Pendant quelque temps, Manuel s'intéresse à sa cousine Marie-Thérèse, qu'il trouble et déprave par sa seule ambiance.

Mais la jeune fille se montre incapable d'alimenter le terrible mécanisme intérieur de cet agonisant adoré. A la première péripétie décidément tragique, elle se conduit en pensionnaire, en adolescente, c'est-à-dire selon les lois d'une enfance en voie de perdre ses facultés d'exaltation illimitée. Du coup, Manuel cesse de s'intéresser à Marie-Thérèse, et c'est alors aussi que l'hon-

neur de raconter elle-même l'aventure lui est retiré. Par la façon dont elle a liquidé l'incident scabreux révélé par sa fille, M^{me} Plasse révèle à son insu le sentiment singulier que lui inspire son protégé. Il est condamné par les médecins, contraint de cesser tout travail, accablé de médisances par l'opinion publique. Sa tante le soigne et le défend avec un emportement qui passe bientôt toute mesure, et qui ne revêt les apparences de la maternité adoptive qu'à cause de la profonde honnêteté de la bizarre veuve. C'est dans un véritable délire de dévouement que M^{me} Plasse poursuit ce qu'elle s' imagine être le devoir; le mélange de cette intention pure et de ces mobiles troubles détermine toutes sortes d'actions incohérentes, tantôt idolâtres à l'égard de Manuel, lorsqu'il est considéré comme représentant la personne de son père, tantôt hostiles et cruelles, lorsque se manifestent particulièrement ses infériorités physiques par rapport au robuste Emmanuel.

Lorsque le jeune garçon et sa cousine partageaient encore les mêmes jeux, une de leur distraction favorite consistait à passer non loin d'un château voisin, qu'ils ne pouvaient qu'apercevoir à travers les arbres. Les deux enfants imaginaient des histoires ravissantes ou terribles qui se déroulaient dans le décor de ce château inconnu. Dans la suite, Marie-Thérèse avait naturellement cessé de se livrer à ces folies puérides; elle devenait une jeune fille, un être fait pour habiter la réalité et pour user d'elle. Tandis que Manuel, condamné à mourir bientôt, conservait l'affreux privilège de l'imagination conquérante. Il pouvait occuper encore, comme le font les seuls enfants, toute la surface de son âme. Et d'abord traiter les images du monde comme un simple matériel de connaissance. Toute la substance de la troisième partie du *Visionnaire*, « *Ce qui aurait pu être* », n'est pas autre chose que le résultat de cette extraordinaire exploration, d'autant plus audacieuse qu'elle est bornée par le temps et que le sentiment qui l'anime ne cesse pas d'être pressé par l'angoisse la plus abominable.

Ce qui arrive dans l'histoire imaginée par Manuel paraît absolument gratuit. Il habite le château, il y rencontre des êtres nouveaux, tous passionnants et pathétiques; il assiste au déclin d'un vieillard, aux fureurs d'un adolescent, aux transports de la châtelaine, qui poursuit Manuel de ses incohérentes attentions et finit par mourir dans ses bras. L'atmosphère qui règne dans cette partie du roman est celle des récits romantiques, mais puissamment concentrée et authentifiée par cette pensée continuelle que *rien n'est vrai*, et que pourtant tout est plus vrai que la vérité.

Il faudrait une étude spéciale, méthodiquement poursuivie, pour analyser les éléments qui constituent cet épisode. Deux principes me paraissent le régir : 1^o les aventures et les personnages imaginés par Manuel ne sont pas autre chose qu'une déformation de ceux qu'il rencontre dans la vie ordinaire; 2^o la contexture du récit suit d'un bout à l'autre la double impulsion de l'âme de Manuel. C'est le spectacle d'une lutte contre l'amour et la mort, alternée avec l'abandon aux mains de ces deux spectres, que déroule « *Ce qui aurait pu être* ». Et le symbolisme naturel qui pénètre la plupart des états morbides se traduit ici par un rapport volontairement bizarre et grossier : la femme de charge qui soigne le mystérieux agonisant du château n'est autre que la Mort elle-même. C'est une grosse femme, jadis vachère, puis laveuse de vaisselle. « *Patiente et dissimulée, elle sut se taire et attendit son heure...* » écrit Manuel. Ainsi disposée dans une narration au deuxième degré, derrière un masque d'ironie et de scepticisme qui n'excluent pas l'indomptable espérance, ni le déchirement le plus atroce, cette sorte de personnification directe redevient un comble d'habileté technique, et son effet est absolument saisissant.

Après une scène affreuse où presque tous les personnages imaginés par Manuel s'écroulent dans une hécatombe voluptueuse et féroce, le récit de « ce qui aurait pu être » s'arrête brusquement,

et l'on assiste enfin à la mort de Manuel, paisible et immobile, sous les yeux de sa tante de plus en plus hébétée. C'est tout.

On se perdrait à démêler tous les éléments qui font de cette œuvre l'un des livres les plus extraordinaires de la littérature contemporaine. Quelles que soient les qualités brillantes et solides dont témoigne le *Visionnaire*, quels que soient aussi ses défauts incontestables (l'incertitude de l'exposition; un évident manque d'équilibre), je pense que ces circonstances s'effacent devant la nouveauté du procédé, devant l'intensité inouïe de l'épisode principal. Ce livre imparfait est à mille pieds au-dessus des œuvres précédentes de M. Green, pourtant bien près d'être parfaites.

Mont-Cinère ou *Adrienne Mesurat* étaient des romans magnifiques, mais qu'on sentait sans fond ni moelle; ils donnaient l'impression de cortège adossé à un mur. C'est ce mur que crève tout à coup, pour la découverte d'un immense paysage couvert d'hommes et de femmes, la troisième partie du *Visionnaire*. M. Green vient de trouver un nouveau théâtre, tout ouvert à son imagination : ce pourrait bien être la date la plus importante de sa carrière. Et comme cette carrière a bien l'air d'être l'une des deux ou trois qui compteront, pour la France contemporaine, dans l'histoire des lettres, on voit qu'on ne saurait trop attacher à ce livre les câbles, les passerelles et les amarres de la critique.

Hélas! ce roman étonnant n'est pas un roman chrétien, ni même un roman qu'un chrétien puisse souffrir. Le *Visionnaire* est une œuvre aussi fermée aux lumières de Dieu que quelque chose ici-bas le peut être. On n'y trouve que pierre, que chair déserte, que destin abandonné...

ROBERT POULET.

En quelques lignes...

Puer natus est

« La mort a suscité la vie », chantait-on, il y a cinq mois à peine, devant le corps du grand Roi que tous les Belges pleuraient.

C'était le même peuple, animé des mêmes sentiments chrétiens et patriotiques qui, le 28 juin dernier, se pressait sur le passage du cortège qui menait au baptême le nouveau Prince.

Et c'était encore le nom d'Albert — qu'on allait bientôt reporté sur ce petit enfant — qui, ce jour-là, circulait de bouche en bouche, mêlé cette fois, comme un cri triomphe, aux vivats enthousiastes.

Cependant on sentait qu'au sein de cette allégresse tous se souvenaient. Cela mettait dans la joie unanime comme une gravité profonde, comme une émotion contenue. Le temps lui-même avait été, aux premières heures de la journée, lourd et sombre. On eût dit que le soleil avait attendu, pour illuminer tout à coup l'entrée de l'église Saint-Jacques, que les berlines de la Cour, avec les habits vermillon des piqueurs et les rênes dorées, débouchassent sur la place Royale.

Pendant que se déroulait la cérémonie, la foule attendait au dehors, dans un silence presque religieux.

Les chants sacrés, admirablement dirigés par le chanoine van Nuffel, avaient été très judicieusement choisis. La simplicité du *Puer natus est* fit monter sous la voûte, les prières émues des assistants plus encore que le magnifique *Choral de Baptême* de Bach et l'enveloppante *Berceuse* de Vierne. Quand les voix d'adolescents entonnèrent le vieux Noël flamand : *Zeen kint gheboren in Bethleem...* il en est plusieurs parmi les princes et les

fidèles qui s'essuyèrent les yeux. Le petit Prince qu'on tenait sur les fonts baptismaux, accepta, de la meilleure grâce du monde, le sel de la sagesse et l'huile de la force

Ses augustes parents le contemplaient d'un regard tout attendri..

L'allégresse de tous

Les grandes orgues jouaient encore que les cloches s'ébranlèrent, allégres, pour annoncer que le petit Albert-Félix-Elisabeth-Humbert, Prince de Liège, était baptisé. Quand le royal bébé reparut avec le cortège, sur les marches de l'église, une ovation formidable l'accueillit. Il faisait un temps radieux.

A ce moment-là on saisissait, plus que jamais, l'extraordinaire popularité qu'ont valu à nos souverains la simplicité et la sincérité de leur vie familiale. L'allégresse de tous était faite de celle d'un père et d'une mère tout autant que de l'allégresse du Roi et de la Reine.

Sur tout le parcours du cortège ce fut une pluie de fleurs, des vivats sans fin et des vœux.

Les Souverains souriaient en saluant la foule, avec cependant un peu de cette mélancolie que laisse en leurs cœurs, le deuil cruel et récent. Et la foule ne manquait point d'acclamer aussi, au passage, le prince Charles, l'autre fils du grand Roi bien-aimé.

Personne, à cette heure de liesse, n'oubliait... Le passé et l'avenir se confondaient dans cette manifestation de loyalisme qui était, à la fois, une action de grâces et une profession de foi.

Le charme des détails

La Cité Ardente avait, comme il se doit, apporté au jeune Prince qui a reçu le nom de la fière province, l'hommage de ses présents.

Parmi les membres de la délégation se trouvait le président de la République d'outre-Meuse, qui est, comme chacun sait, le quartier le plus ardemment royaliste de la très royaliste ville de Liège.

Une statuette de bronze représentant le Perron, un gobelet et une marionnette : le populaire « Tchantchet », furent offerts au jeune prince Albert.

Ces cadeaux intéressèrent au plus haut point la princesse Joséphine-Charlotte et le prince Baudouin. Ce dernier avait été, pendant toute la cérémonie à l'église, hypnotisé par la mitre du Cardinal et sa crose.

Vêtu tout de bleu comme sa sœur, il faisait de sa main des signes de gentillesse.

Et on les trouvait tous deux charmants à cause de ce naturel enfantin qui dit la simplicité exquise dans laquelle ils sont élevés.

Le chapeau de Weygand

Les Français sont très fiers du général Weygand. Ils ont confiance en son génie militaire. Ils lui trouvent beaucoup de bon sens et de droiture. En outre, le généralissime fait bonne figure à l'étranger.

Dernièrement, avant de partir pour Londres, Weygand s'informa du meilleur chapelier de Paris. On le lui désigna. Le général courut chez le marchand de chapeaux :

— Qu'est-ce que je dois mettre sur ma tête pour aller aux courses avec le roi d'Angleterre?

— Surtout ne mettez pas votre mouchoir de poche, comme fit récemment M. Barthou, qui a peur des coups de soleil.

— Mais encore?

— Il vous faut un haut de forme.

— J'en ai un beau noir.

— C'est un gris qui convient.

— Je compte sur vous pour m'en fournir un. Et quant au ruban, autour du chapeau?

— Cela dépend des goûts. Les uns le préfèrent noir, les autres gris.

— Je suis venu vous demander conseil : qu'est-ce que les Anglais attendent de moi?

— Général, je n'ose me prononcer. Voulez-vous que je téléphone à Londres?

— Non! Cela nous mènerait trop loin. Je suis pressé. Pour une fois, j'ai manqué de prévoyance. Donnez-moi plutôt deux rubans : un gris et un noir. Et vous m'indiquerez le meilleur chapelier de Londres à qui, au débarquer, j'irai demander d'attacher à mon chapeau le ruban qu'il jugera le meilleur.

Weygand à Londres

Assurément, ce n'est pas pour voir courir des chevaux et arborer un beau chapeau gris que le généralissime français a passé la Manche. Il est allé, disent les gens qui se prétendent bien informés, « s'entendre avec l'état-major britannique sur l'attitude commune à prendre au cas d'une agression aérienne allemande ».

On dit, en effet, qu'« il a été fortement question à Berlin, ces dernières semaines, d'une attaque kolossale sur Paris, à déclencher vers la mi-juillet ». Les Anglais s'en préoccupent autant que les Français, car, après Paris, le tour de Londres pourrait venir. Mais sir Archibald Montgomery et le général Weygand ont si bien concerté la riposte, qu'au dire des experts les trois quarts des avions allemands seraient abattus avant d'atteindre la région parisienne. En outre, l'aviation franco-britannique, passant à la contre-offensive, irait, de son côté, arroser de bombes toutes les grandes villes d'Allemagne.

Telles sont, du moins, les révélations rassurantes que publie *Vendémiaire*, qui passe pour être en bons termes avec l'état-major français,

Il ajoute que le voyage d'Hitler à Venise eut pour but de s'assurer la neutralité bienveillante de Mussolini. Mais le Duce aurait détourné le Führer de courir pareille aventure. « Les aviateurs russes détruiraient Berlin plus facilement que vos bombardiers ne le feraient de Paris, lui dit-il. De plus, en France, l'union sacrée se reformerait instantanément contre vous. Pensez-vous qu'en Allemagne la même unanimité favoriserait votre entreprise désespérée? »

Et *Vendémiaire* de prétendre sérieusement que c'est à Mussolini que l'Europe devra de ne pas connaître encore, cet été, les horreurs d'une nouvelle guerre.

Le Grand Prix de Littérature

M. Henry de Montherlant a plus encore d'admirateurs que de lecteurs. C'est le type parfait de l'écrivain de salon, ce qui ne veut pas dire qu'il fréquente beaucoup les salons. Il joue les indépendants, les sauvages. Il écrit, dit-il, pour son plaisir. Le public vient après. Et le public, d'ailleurs, accourt.

Toutefois, ce sauvage s'est laissé apprivoisé par des couronnes académiques. Il a mendié quelques-unes de ces aumônes de gloire que la fille du Grand Cardinal accorde chaque année aux pauvres honteux de la littérature. Il a obtenu le Grand Prix de Littérature, quoi qu'il postulât le Grand Prix du Roman. Mais les *Célibataires* qu'il vient de publier, comme témoignage de savoir-faire, ont déconcerté les romanciers de l'Académie. Du

coup, ils ont donné la couronne à une femme, M^{lle} Paule Régnier, célibataire elle aussi; et, en fiche de consolation, ils ont accordé 10,000 francs au candidat-toréador.

Dans une interview à l'*Intran*, M. de Montherlant a déclaré avec une orgueilleuse humilité : « J'ai toujours obtenu en ce monde ce que j'ai voulu. Le Grand Prix de Littérature est une petite chose. Quand on est jeune, on s'imagine que c'est par cabale qu'on arrive; mais lorsqu'on atteint la maturité de mon âge, on s'aperçoit que c'est l'équité et le goût qui président à ces distributions de couronnes, et c'est toujours le génie qui est récompensé. »

A vrai dire, l'auteur du *Songe*, qui est un des premiers écrivains de ce temps, mena une campagne obstinée pour être lauréat. Il avait pour lui M^{me} Doumic, qui tient le secrétaire perpétuel sous sa pantoufle, et les beau-frère, gendre, cousins et cousines. Car la descendance de Hérédia ne possède pas seulement un ou deux fauteuils à l'Académie. La moitié du mobilier et des voix lui appartient.

Dumont-Wilden

Il a beaucoup fait parler de lui cette année.

Son *Charles-Edouard*, paru chez Colin, a été accueilli par une rumeur d'articles élogieux dans toute la presse.

Puis, il devint la proie des écotiers, quand fut annoncée son entrée à l'Académie des Sciences morales et politiques. Car, la règle est d'asticoter un peu les mortels qui accèdent à l'Immortalité. La liturgie de leur canoisation laïque s'accompagne toujours de quelques irrévérences. Les rosseries des confrères se mêlent au murmure admiratif des populations prosternées.

Ce Belge est une des personnalités de Paris les plus en vue. Il y est connu comme le loup blanc. Le bon peintre Sévagen a composé de lui un excellent portrait : le front vaste abrite la masse de connaissances historiques, morales et politiques qu'on devine, les yeux rayonnent de malice et de bonté, le teint fleuri raconte toute la gamme vermeille des meilleurs vins de France, les oreilles pendent lourdes et débonnaires, les épaules sont solides comme il sied à un pilier de « l'Ordre », le ventre rebondi fait penser à un cimetière à poulets.

On va reparler de Dumont-Wilden à propos de son nouveau livre : *Albert I^{er}*, qui paraît ces jours-ci chez Grasset. C'est peut-être le mieux écrit des ouvrages du fécond historien. Le style en est pur; le ton n'a rien du poème ni de l'oraison funèbre; l'auteur ne paraît pas en service commandé. On ne pouvait certes mieux servir, en France, la mémoire du glorieux souverain.

Hécatombes

Les premiers résultats des examens universitaires ont provoqué, dans le monde des étudiants et des parents, des pleurs et des imprécations. Il est de fait que, jamais, à la connaissance des interrogateurs les plus chevronnés, la guillotine sèche ne sévit comme cette année. On nous communique des listes de Liège. En première candidature préparatoire au droit (philosophie et lettres), soixante-treize ajournés sur cent onze candidats : soit les deux tiers. Pour la première candidature en sciences naturelles préparatoire à la pharmacie, le déchet est plus sensible encore : vingt récipiendaires seulement sur quatre-vingt-un décrochent le *satisfecit*. Constatation désolante : les grades sont plus rares que les années précédentes, presque aussi rares, à dire vrai, que les arêtes dans une dinde. On n'en compterait pas dix pour les quelque deux cents examens dont nous venons de rappeler le pitoyable dénouement.

A quoi faut-il attribuer cette faiblesse insigne de la promotion tout entière? La sévérité des professeurs n'est pas en cause. Au contraire. Le niveau moyen des réponses est si bas, si bas que les médiocres font figure de bons élèves. Au pays des aveugles... Il faudrait citer quelques-unes de ces « perles » jetées au tapis-vert. Bossuet au XVIII^e siècle, Fénelon au XIX^e, Dante inconnu : ce ne sont là, pour la jeunesse universitaire d'aujourd'hui, qu'erreurs vénielles.

D'aucuns incriminent ce qu'ils appellent les conséquences de la guerre. Il faut retenir, en effet, que les étudiants qui viennent d'entrer à l'Université sont nés, pour la plupart, en 1916-1917.

Nous est avis que le grand coupable est l'enseignement préparatoire. A l'école primaire, dans les humanités, l'élève a dû tout apprendre. Il ne sait rien. Le jury universitaire condamne aussi une méthode de gavage.

Dans un in-pace

Non! les romanciers de l'aventure n'arrivent pas à concurrencer la vie réelle. Il leur manque le sens de l'imagination. Il leur manque aussi, sans doute, un certain goût de l'horrible, du macabre. Les tantaisies du *Grand-Guignol* ne sont, neuf fois sur dix, que bouillie pour les chats. Parlez-moi du journal qui vous offre, chaque matin, à la rubrique des crimes, des émeutes, des révolutions, le gorille humain (« un gorille féroce et lubrique », disait Taine) mis à nu.

Les événements d'Allemagne nous plongent, brusquement, dans un bain de stupre et de sang. Mentalité d'outre-Rhin, mœurs germaniques! disent les Français dégoûtés, les Anglo-Saxons vertueux. Tout beau! Il ne faudrait pas oublier les massacres de la Révolution, de la Grande, de l'Ancêtre. Et le temps n'est pas si loin où le Président Krüger soulevait l'Europe contre les atrocités anglaises en Afrique du Sud. La vérité est que l'animal le plus féroce n'est ni le tigre, ni l'ours gris.

Certains épisodes de la répression hitlérienne rappellent étrangement les *Annales* de Tacite. Je songe au suicide rentré du trop fameux capitaine Röhm. Que se sont-ils dit, le Führer et son chef de bandes, dans l'entrevue suprême à Munich? Cependant le traître est jeté en prison. A côté de lui, comme une invitation au voyage dont on ne revient pas, un browning et un chargeur.

Mettez cela en latin de Tacite. N'est-ce pas ainsi que les prétoriens assassinaient l'empereur qui tremble, l'idole d'un jour, le barbare captif? La tragédie de cet *in pace* éclaire d'un jour sanglant l'ère de violence où nous nous débattons malgré nous. Car, pendant que se déroule la Semaine de l'Élégance sur les pistes fleuries de Bagatelle ou de Longchamp, aux mains des escarpes du Front commun, les poignards brillent...

« Horace » au Forum

Le mur d'Orange connaissait le drame antique. C'était une façon élégante et rituelle d'accommoder les restes. On poussa si loin le goût de la couleur locale que Guillaume le Taciturne fut fêté, sauf erreur, dans la cité de Vaucluse. La Comédie-Française organisait un train de propagande. Albert Lambert fils (on se demande sous quelle République — la première ou la seconde? — vécut le père) prodiguait ses hoquets sur l'antépénultième. Au programme, les *Erinnyes*, avec prononciation à la grecque des noms propres et la musique de scène de Massenet. Mais personne n'avait encore songé à donner en terre romaine *Horace*, *Cinna*, *Britannicus*.

C'est chose faite. Tandis que les élèves du Conservatoire clament

devant leurs juges et les critiques malveillants, dans un auditoire étrié, les imprécations de Camille, une troupe française a obtenu de l'édilité romaine de se produire en plein air, au Forum.

Les premiers échos sont enthousiastes. Le Duce en personne assistait à la représentation d'*Horace*. Il paraît que les vers qui présagent la grandeur de Rome furent salués par un tonnerre d'acclamations. L'aventure de *Coriolan* va-t-elle avoir des suites? M. Fabre pourrait être accusé de fascisme. Mais le public du parterre, de tout temps, aime de manifester ses amours et ses haines. Les allusions, ce n'est pas l'auteur qui les glisse : c'est le spectateur qui les fait.

On dit aussi que la lune joua sa partie. Surgissant du décor de marbres brisés, vers la colonnade du temple de Castor, elle montait, blanche et froide, au moment où les pleureuses suivaient la civière de Camille. Chateaubriand aura manqué une bien belle occasion d'orchestrer, sur un trône funèbre, ce clair de lune au Forum.

Vieux papiers, mèches blondes

Le sénateur italien Salata vient de découvrir, à Parme, dans les archives de famille du comte Sanvitale, une enveloppe sur laquelle une main de femme avait écrit : « Duc de Reichstadt (Napoléon-François). Cheveux à six semaines, à deux ans, à quatre ans. » Mais il y avait, dans le pli, autre chose que les trois mèches blondes : toute une correspondance de l'Aiglon adolescent avec Marie-Louise. Les bonapartistes ont frémi. Il s'échappait, de ces papiers jaunis, un parfum de violettes, un chant d'abeilles.

Même quand il a tort, le poète a raison!

écrivait Edmond Rostand, avec une belle crânerie, dans un sonnet qui fait suite à l'*Aiglon*. La lecture de cette correspondance révèle que le poète n'avait pas toujours tort. Le roi de Rome apparaît triste et résigné, sans doute, mais désireux de s'instruire et passionné de gloire militaire. Il rêve d'écrire le français comme Mme de Sévigné, qu'il prend « pour antipode de son peu d'aptitude ». Quant à son amour du panache, il éclate dans un passage comme celui-ci : « *J'ai le triste pressentiment de mourir sans avoir reçu le baptême du feu. J'ai déjà pris mon parti pour ce terrible cas. Alors j'ordonnerai dans mon testament de conduire mon cercueil dans la première affaire qui se donnera, afin que mon âme ait la consolation, dans quel (sic) séjour qu'elle se trouve, d'entendre siffler autour de ses os les balles qu'elle a si souvent souhaitées.* »

Il est de bon ton de considérer, aujourd'hui, Edmond Rostand comme un poète de trente-sixième zone. Et nous n'irons pas jusqu'à le rétablir dans cette place de premier rang qu'il avait usurpée. *Chantecler*, *Cyrano*, l'*Aiglon* nous apparaissent, avec le recul du temps, ce que ces drames clinquants n'auraient jamais dû cesser d'être : des exercices de virtuosité. Mais on réclame, pour l'histoire romancée du duc de Reichstadt, quelque indulgence. En considération de cette divination poétique, et parce que les lettres de Parme confirment la scène de Wagram.

Tour de France

Il est commencé. Le porteur de dépêches achète tous les jours l'*Auto*, une feuille jaune, une feuille rose : *les Sports*. « Dans les chaumières », pour parler le jargon des chroniqueurs sportifs, on se passionne pour les résultats de l'étape. La lutte est internationale. Les coureurs, groupés par équipes, emportent sur leur maillot les couleurs de leur pays. C'est une formule qui en vaut d'autres. L'essentiel, pour les organisateurs, est que cette ronde rapporte gros.

Car le Tour a perdu en intérêt sportif ce qu'il a gagné en « standardisation » publicitaire. Où sont les routiers héroïques d'autrefois? Quand j'avais douze ans, je les connaissais tous, par leur nom. Ils s'appelaient Lapize, François Faber, Garrigou, Petit-Breton, Cyrille Van Houwaert. Ils s'en allaient, seuls, dans la nuit noire, pour couvrir des étapes de 500 kilomètres, sur des routes défoncées ou criblées de silex. Aujourd'hui, une caravane d'autos abrite la foule bigarrée des « suiveurs ». Il y a les reporters, les speakers, les photographes, les dessinateurs, les inspecteurs, les directeurs, les inutiles. Chaque quotidien fait la réclame sur le dos du voisin d'en face. L'*Intran-Match* frète un avion; *Paris-Soir*, un cabélinogramme. Les coureurs arriveront peut-être à se faufiler dans cette cohue vrombissante. A l'arrivée, Tristan Bernard sera prié de faire des mots d'esprit devant le micro. Ainsi, pendant un mois, des douzaines d'oisifs vont vivre de la sueur que les routiers sèment, aux lacets des cols, dans les Pyrénées et dans les Alpes.

Le sport n'a plus que de lointaines attaches, il faut bien le dire, avec cette exploitation des curiosités de la foule. Et pourtant, dans cette foule qui veut savoir ce que mange tel champion à son petit déjeuner, combien de lettres d'amour reçoit tel favori, à l'étape, le vrai sportif n'est pas mort. C'est Gavroche, sur un vélo trop haut, pour lui, et qui monte « en danseuse » la côte du Vésinet, sur la trace des géants.

Mort d'un jeune homme

Le sport a sa beauté, d'ailleurs. Sa beauté au visage tragique. Les vrais champions, par leur familiarité constante avec le danger, donnent une leçon constante d'énergie. Il y a comme une élégance souveraine dans le geste de l'aviateur qui ajuste son serre-tête, avant de monter à bord du monoplace, dans cet « au revoir » désinvolte que jette à la foule le conducteur d'un bolide sur quatre ou sur deux roues. Les vrais sportifs sont ceux qui risquent, solitaires, pour le risque, pour la joie du risque et de l'effort dépassé. Albert le Grand le savait bien, qui ne prêtait aux conseils de prudence qu'une oreille polie. L'accident de Marche-les-Dames n'a scandalisé que les tièdes, ceux pour qui la plus belle mort est de mourir dans un lit de plumes.

... Un jeune homme de vingt-cinq ans est parti, un matin d'été, pour une course aventureuse. Il s'agit de soutenir, sous le ciel étranger, le renom de l'industrie nationale... Le soir même, un télégramme laconique apporte aux malheureux parents, aux amis, la nouvelle de l'affreux accident...

Il serait indécent de comparer aux exploits « groupés » des cyclistes du Tour de France la mort solitaire du champion belge à Chemnitz. Là, le sport n'était que prétexte à des exhibitions tapageuses. Mais celui-ci, qui aurait pu « se laisser vivre », comme dit le langage énérvé de la jeunesse dorée, a préféré aux monotones certitudes l'ivresse de la lutte et les joies fortes du danger. En vérité, la mort d'un jeune homme fauché en plein élan a quelque chose de tonique. Oui, certes, il y a la douleur atroce de ceux qui restent, de ceux qui continuent de souffrir parce qu'ils continuent d'aimer. Mais — les poètes l'ont chanté — mourir à vingt ans, c'est demeurer fixé dans une éternelle jeunesse. La mort a son printemps, son sourire qui console les vivants confiés à la tendresse du Paradis.

Cure de vacances

Si, par hasard, vous entendez les vacances non comme un délassement, mais comme une cure, partez pour ce coin de montagne ligurienne qui domine Gênes. Vous y découvrirez la *Colonia della Salute*, sorte de monastère laïque où l'on vous offrira de

pratiquer l'arnaldisme. L'arnaldisme, du nom de son fondateur Carlo Arnaldi, qui était, de son vivant, pharmacien à Recco, est une religion où l'on ne croit qu'à la vertu des plantes. Ceux qui acceptent de la servir pendant tout le temps qu'ils restent à la *Colonia* doivent abandonner toute foi dans les médicaments chimiques et se soumettre aux bienfaits de la pharmacopée végétale.

A dire vrai, ces bienfaits sont loin d'être immédiats, car les disciples de l'arnaldisme sont soumis à un régime d'une rigueur monastique. On leur demande d'oublier, en toute humilité, qu'ils appartiennent à telle condition sociale et qu'ils ont droit, dans les palaces, à des chambres luxueuses. Pour l'heure, ils sont des tubes digestifs anonymes qu'il s'agit de décaper.

Les hôtes de la *Colonia* sont, de plus, soumis aux décisions sans appel de la Faculté qui ponctue ses ordres au moyen du cor de chasse. C'est ce cor de chasse qui annonce au réveil l'absorption obligatoire de la « pozione », une bouillie oléagineuse et verdâtre. C'est ce cor de chasse qui vous promet l'unique tasse de chicorée noire ou de jus de fruit, qui, à cette minute même, pas plutôt, pas plus tard, viendra vous consoler de l'écoeuvant élixir.

C'est ce cor de chasse qui vous enjoindra de vous coucher, même si le clair de lune vous invite à rêver, une heure de plus, sur un banc du jardin.

Après deux mois de fidélité à l'arnaldisme, le corps récuré et lavé de toutes les séquelles laissées par la civilisation et la ville, on se sent, paraît-il, transformé et rajeuni.

Si la chicorée sans café vous tente, prenez le train pour les monts liguriens...

Contradictions

Les Allemands ont répété, à tous les échos, que « le christianisme positif » était à la base de la doctrine nationale-socialiste.

Cependant ils viennent de remettre en usage la fête du solstice d'été, où l'on a vu les anciens Germains porter les glaives, les lances et tous les accessoires du culte du Wotan.

Pour comble, la presse compare le solstice au mouvement national-socialiste, Hitler étant le soleil qui éclaire et réchauffe le peuple allemand, sous le signe de la croix... gammée!

S'il faut en croire M. Rosenberg, les anciens Germains n'étaient pourtant pas des barbares, mais une véritable « Kulturvolk » qui, en fait de civilisation, ne le cédait en rien aux Grecs et aux Romains. Ainsi l'épingle de sûreté, dite de nourrice, que l'on prétendait d'origine latine, serait d'origine germanique. La preuve en serait que les femmes des anciens Germains faisaient un grand usage de bijoux et d'attaches de toutes espèces.

Alors, pourquoi prêche-t-on aux Allemands et surtout aux Allemandes une « simplicité antique »? On se le demande.

Les nazis qui usent volontiers d'un vocabulaire guerrier ont décidé, l'autre semaine, de mener « le combat contre les non-nageurs ». Ces derniers sont dangereux, paraît-il, parce qu'ils risquent en se noyant de noyer ceux qui se portent à leur secours. Au surplus, ils se ridiculisent. Dès lors, il est question d'interdire aux non-nageurs l'accès des piscines publiques, des lacs et des rivières.

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que, dans ces conditions, les non-nageurs risquent de ne jamais apprendre à nager.

Plaidoyer raté

Comme on le sait, les lettres intimes de Dickens avaient été offertes au British Museum par Kate Dickens qui les tenait de sa mère. Ces lettres ne pouvaient être publiées avant la mort du

dernier des survivants de l'écrivain. Le *Times* s'était depuis longtemps réservé la reproduction des documents. Par la mort de Sir Henry Dickens, le voici autorisé à les sortir.

Chose curieuse : le manque de psychologie d'une femme, de la propre femme de Charles Dickens, éclaire la vie de ce dernier d'une tout autre manière que ne l'espérait une épouse désireuse de se blanchir. Dans son esprit, en effet, la publication posthume des lettres que lui écrivait le génial auteur, comme fiancé et comme jeune mari, devait montrer qu'il avait eu pour elle un amour plus tard renié.

Or, jamais correspondance ne prouva si éloquemment la froideur amoureuse et la contrainte de l'affection.

Charles Dickens, dont le style épistolaire savait être aussi piquant que délicieux lorsqu'il se sentait en communion de sentiments ou d'idées avec les destinataires de ses missives, est, dans celles qu'il adressait à sa future femme, banal et conventionnel. C'est à croire qu'il copiait du *Parfait Secrétaire des amoureux* les phrases les moins compromettantes. Et encore ne les multipliait-il guère!

Faute de pouvoir, en toute sincérité, parler de passion, le fiancé racontait sa vie de journaliste très occupé et les aventures que lui valait sa profession.

Dickens marié, puis père de famille, employait un ton plus réservé encore et les vagues formules de tendresse conjugale font presque totalement défaut dans les lettres de cette époque. Il relatait, non sans humour, une conférence faite par lui à un meeting, un voyage à Paris, une représentation théâtrale, mais il est manifeste qu'il n'associa jamais sa femme à sa vie intérieure ou à son œuvre. Lors de leur séparation, elle ne lui épargna pas les chantages, s'il faut en croire les quelques épîtres de ce temps-là.

En essayant de plaider en face de la postérité sa propre cause, la femme de Dickens n'aura réussi qu'à mettre en évidence ses responsabilités dans ce qui fut, non seulement l'erreur, mais le malheur de l'auteur de *M. Pickwick*.

Bienheureux les cœurs purs⁽¹⁾

Notre village a retiré des douleurs de la guerre, avec ce respect qui s'attache à toute grande souffrance à condition qu'elle en demeure digne, une sorte de gloire réparatrice, que la cérémonie actuelle vient splendidement couronner.

Successivement, ce furent : pour le quinzième anniversaire de la bataille, le retour émouvant — par leur ancien chemin du bois de Hautmont — des Bretons et des Vendéens; ensuite — voici bientôt deux ans — l'installation de ce cher Calvaire du Tréhou au pied duquel nous reverrons toujours, dans une foule immense, où se mêlaient soldats et généraux, deux princes de l'Eglise, notre évêque vénéré, Mgr Heylen, auquel Mgr Cawet voudra bien redire notre filial et respectueux attachement, et Mgr du Parc, évêque de Quimper, de sa haute taille, dressé le long de cette croix dont il caressait tendrement le granit, évoquant à la fois la noble figure du curé d'Ars et l'éloquence de Bossuet.

Notre église nous rappelle aussi les grands, les cruels jours de Maissin et les leçons qui s'en dégagent.

(1) Discours prononcé au Congrès Eucharistique du doyenné de Saint-Hubert, à Maissin.

Ses huit fenêtres — comme prédestinées à évoquer les huit Béatitudes — les rattachent toutes, par un de ces contrastes si fréquents dans l'application de la loi de Notre-Seigneur, à la terrible épreuve dont notre chère province eut, hélas! si large part...

Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice : la Belgique enchaînée, nos déportés, nos martyrs, les deux frères Collard de Tintigny devant le peloton d'exécution;

Bienheureux les pauvres, où vous avez reconnu vos chères vieilles maisons détruites par l'incendie et le saccage;

Bienheureux les doux, à l'armistice de la nuit de Noël;

Bienheureux les pacifiques — et la grande figure de Benoît XV essayant, vainement, au seuil du Vatican, de réconcilier les peuples...

Bienheureux ceux qui pleurent, « *ervurus ar re aouel* », avec ses Bretonnes en coiffe blanche, agenouillées, ici même, au pied des croix, encore de pierre bleue et de bois, entre cette rude rotonde et la Vierge du Calvaire qui fait sourire, dans cette nécropole farouche et guerrière, toute la grâce chrétienne...

Bienheureux les miséricordieux, et, au chevet d'un blessé, notre bien-aimée reine Elisabeth, tant blessée elle-même — si compatissante! et à laquelle va désormais la compassion de tout un peuple...

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, et, à la tête de son armée vengeresse, le roi Albert — oserais-je dire déjà le saint roi Albert? — éclairé d'une sublime beauté, telle que bien des cathédrales nous l'envieraient.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : mais comment trouver, dans ces heures affreuses, l'expression de cette douce vertu?

L'auteur du vitrail n'aurait pu être mieux inspiré qu'en représentant, comme il l'a fait, un jeune soldat auquel l'aumônier militaire, à l'aube de la bataille, apporte l'aumône de la petite hostie blanche et qui le soir, crucifié, les bras raidis, remet à Dieu une âme immaculée.

Bienheureux les cœurs purs! La sainte Eucharistie ne vient-elle pas, en effet, de rendre à l'homme ensanglanté l'innocence, la pureté originelle, et ne l'a-t-elle pas placé dans les conditions les plus certaines pour aller recueillir au ciel le trophée, la suprême citation?

Cette pureté sans cesse renouvelée, cette innocence rétablie chez les plus endurcis est l'émouvant, le permanent prodige imaginé par Jésus-Christ pour perpétuer les fruits de Son sacrifice, qu'il ne suffisait pas de représenter par des tableaux célèbres ou une croix de pierre, si douce, si consolante, si protectrice soit-elle...

A ce miracle eucharistique, ne devons-nous pas les plus belles heures de notre vie?

Notre première communion (à une époque où elle était encore solennelle et frappait davantage nos imaginations par la robe blanche, le brassard, l'émotion de notre mère et les cadeaux, le chapelet d'ivoire, le missel doré sur tranches) puis toutes celles qui suivirent et qui, logiquement, auraient dû apporter le même enchantement, si la routine, hélas! n'agissait ici comme partout... Chacun d'entre nous cependant ne garde-t-il pas le souvenir de telle communion fervente, baignée de plus d'amour, avec la paix, la joie intérieure, dont elle nous inonda, le *satisfecit* qu'elle nous a procuré, après une période troublée et une bonne confession générale?

Vint celle de nos enfants, moins solennelle, mais si tendre, si intime, et qui les fortifie, à leur insu, des grâces précoces et préventives, de bénédictions inattendues et insoupçonnées...

Et ce sera la dernière, dont aucun ne saurait parler par expérience personnelle, mais dont nous avons tous constaté l'action surnaturelle, dans la transfiguration des malades, la confiance, l'attente, impatiente parfois, des mourants...

Donation inouïe! Fête constante et unanime!

Comme l'a chanté un grand poète, Francis Jammes, que j'ai vu pleurer ici l'an dernier :

*Afin qu'à Dieu notre âme et notre chair s'unissent,
Le blé avec le vin soudain s'évanouissent.
Il ne reste plus rien de la gloire des champs
Que l'Amour. Et le Ciel sur la Terre descend.
Et tous sont là : le maître, et l'aïeul et les autres
Devant la nappe pauvre et pure des apôtres.
Et chacun à son tour recevait en son cœur
Vous que ne contient pas l'univers, mon Seigneur.*

Heureux! Bienheureux les cœurs purs!

Bienheureux ceux qui peuvent ainsi se purifier!

Bénissons Dieu d'être parmi ces privilégiés!

Si l'on songe aux peuplades païennes — et, sans aller aussi loin, à ces tribus de la banlieue parisienne plus ignorantes, parfois, des choses du Ciel que les sauvages de l'Océanie —, aux hérétiques, à nos frères protestants, à tant d'âmes droites et loyales privées de la grâce, du réconfort eucharistique, — quel bonheur, quel bienfait pour nous d'être nés sur ce vieux sol luxembourgeois, tout embaumé des vertus familiales et des pratiques pieuses de nos ancêtres, et particulièrement dans cet illustre doyenné qu'un saint, magnifique entre tous, favorise tous les jours!

Bonheur de vivre dans les rayons d'une église où Jésus-Christ est présent, en permanence, et où, chaque matin, il aspire à se donner à nous...

Imaginez ces nouveaux baptisés, ces catéchumènes d'Asie ou d'Afrique, qui voyagent des jours pour se retrouver pendant une heure dans la mission où la vie nouvelle leur a été révélée; encore, plus près, ces villages de Suisse ou d'Angleterre que ne réveille pas l'allégresse de la cloche matinale et dont les catholiques s'imposent de longues courses à jeun pour se rendre à la paroisse lointaine...

Profitions donc de cette incomparable faveur qui s'offre à nous gratuitement!

Ne considérons pas les Pâques comme une pénitence, une communion obligatoire, mais bien l'anniversaire de l'institution du sacrement suprême, sacrement des vivants — puisqu'il faut être en vie pour le recevoir dignement — et aussi parce qu'il nous garde la vie et que sans lui nous nous desséchons — d'une espèce d'artériosclérose morale — et mourons...

De même que notre corps a besoin de son pain quotidien,

*Pain de froment bluté, pain de seigle ou d'épeautre
Qui nourrit l'empereur, le mendiant, l'apôtre...*

de même, notre âme, si fragile, si exposée, si tourmentée, exige l'aliment divin.

Au lieu de s'endurcir, quelle souplesse, quelle joie conservée! Quelle jeunesse! dont remercie Dieu, jusqu'aux derniers jours de son âge, le prêtre, chaque matin, aux marches de l'autel :

Ad Deum qui lætificat juventutem meam...

Sans doute, il faut la Foi...

Mais, dans nos pays, n'en avons-nous pas tous — sauf de bien rares exceptions — reçu, au baptême, le don insigne, et nos mères, nos pieuses mamans n'en ont-elles pas assuré la garde et l'épanouissement?

Assurément, nous ne comprenons pas le divin prodige, qui rend Notre-Seigneur personnellement présent sous les saintes espèces...

Mais comprenons-nous tout ce que nous croyons et qui est vrai? Comment le grain de blé devient un épi?

Qui que ce soit, explique-t-il comment les ondes sonores parviennent de Bruxelles à Léopoldville sans être dérangées par les vents et les courants atmosphériques? Et l'action amplificatrice de ce haut-parleur?

Certainement, personne. Et cependant cela est. Et celui qui refuserait d'y croire serait taxé d'insensé...

L'insuffisance de notre intelligence n'est donc pas une raison pour ne pas répondre à l'appel...

Dans sa bonté infinie, Dieu l'adresse au monde entier.

Aussi, notre grand évêque, Mgr Heylen, a-t-il attaché son nom à ces assises internationales, à ces congrès eucharistiques qui, successivement, sur tous les continents, rassemblent, dans des manifestations d'amour et de Foi, la Chrétienté. Devant le légat du Pape, à Vienne, Cologne, Chicago, Carthage, Dublin — cette année à Buenos-Ayres — le peuple fidèle se retrouve pour chanter le *Tantum ergo*.

L'an dernier, plus de dix mille nègres — dont beaucoup après de longues marches dans la brousse — ne se sont-ils pas réunis à Kisantu, au Congo belge, au pied du Saint-Sacrement?

Et bientôt, à Liège, se rassembleront, en semaine liturgique, des prélats, des religieux, des théologiens célèbres, des poètes, des savants, des hommes d'œuvres, des jeunes de l'action catholique...

Ils évoqueront sans doute, au moment de la procession de la Fête-Dieu, la touchante figure de la grande sainte voisine, Julienne du Mont-Cornillon, qui institua cette fête ravissante à qui nous devons tant de délicieux spectacles sur les chemins, bordés de bouleaux frissonnants et jonchés de pétales de genêts et des premières pousses des mélèzes, comme ceux que vous offre aujourd'hui, par le zèle et l'émulation de ses paroissiens, notre village.

Mais ils diront aussi qu'il ne suffit pas d'adorer, d'encenser Jésus-Hostie dans l'ostensoir flamboyant et, parmi les pivoines, sur les reposeirs dressés et ornés cependant avec tant d'amour...

Ils chercheront à promouvoir le culte eucharistique sous sa forme plus intime, plus personnelle...

Ils s'attacheront à rechercher le moyen de faciliter l'assistance à la messe quotidienne et la participation des fidèles à la communion du prêtre, — notamment en avançant l'heure de la grand-messe pour ne pas forcer souvent, lorsqu'il faut choisir, ceux qui aiment d'y participer, à renoncer à la Sainte Table... Toutes les messes ne sont-elles pas essentiellement et avant tout des messes à communion?

Notre réunion est assurément plus simple, moins grandiose, moins savante que ces assemblées splendides...

Si Dieu le veut bien, pour chacun de nous, elle ne sera cependant pas moins féconde; de même que le saint chrême qui va être imposé demain, Monseigneur, par vos mains, aux enfants des environs, aura pour chacun d'eux la même vertu, la même force sacramentelle qu'à d'autres, sous le dôme d'une cathédrale.

Le lieu qui nous rassemble n'est-il pas d'ailleurs prédestiné à recevoir les grands vœux d'amour?

Un cimetière...

Oui, mais un cimetière de jeunes hommes qui ont offert sans calculer leur vie ardente pour leur patrie et pour la nôtre et ont donné ainsi, selon saint Jean, la plus grande preuve d'amour...

Le bon Dieu ne nous en demande pas tant...

Il ne nous demande que de recueillir les fruits de son propre sacrifice... Il ne nous demande pas de nous immoler pour Lui. C'est Lui qui s'est immolé pour nous, pour chacun de nous, sur la Croix...

Comment résister à cet appel du Dieu d'amour? Et refuser ce qu'il nous offre avec une générosité infinie?

Pronons l'image commémorative qui nous a été distribuée ce matin.

Acclamons tous la sainte Eucharistie!

O Jésus, qui dans l'excès de votre amour pour nous, avez institué

le divin sacrement de l'Eucharistie, où vous vous donnez en nourriture à nos âmes, agréez les hommages solennels que nous vous rendons aujourd'hui; et faites que dans la Belgique et dans le monde entier, la divine Eucharistie soit mieux connue, mieux aimée et mieux fréquentée, et qu'ainsi soit plus assuré le règne pacifique de votre Sacré Cœur. Ainsi soit-il.

THOMAS BRAUN.

Les Compagnons de l'Alpe⁽¹⁾

SAINT NICOLAS, LE DIABLE
ET L'ENFANT JÉSUS

Il est d'usage, dans nos montagnes, que les enfants reçoivent, deux semaines avant Noël, des visiteurs venus à la fois du ciel et de l'enfer. C'est d'abord saint Nicolas, avec sa barbe blanche, de qui ne rayonnent que douceur et bonté. Un ange assez élégant le suit, qui porte dans un panier toutes sortes de bonnes choses, principalement des noix, des couronnes de figues, des pommes, des dattes et du chocolat. Le troisième des distingués visiteurs vient en droite ligne de l'enfer : c'est, noir, velu, le Diable en personne.

Lorsque les trois personnages entraient chez nous, les cheveux se dressaient de peur sur ma tête, j'étais proprement terrifié par le Lucifer grondant et soufflant. Ses cornes et sa longue queue, ses chaînes cliquetantes et ses yeux blancs étaient assez effrayants, mais, le plus terrible, c'était la grande hotte qu'il portait sur le dos. C'est là qu'il fourrait tous les enfants méchants. Je coulais un regard craintif de derrière les jupes maternelles et je voyais distinctement deux paires de petons qui sortaient du panier. Aucun doute, Satan avait jeté les méchants enfants dans la hotte, la tête la première. Et il se démenait et faisait des bonds si effrayants que nous nous cachions sous le tablier de notre mère. Elle nous protégeait, telle une poule couveuse, contre le monstre.

Saint Nicolas gardait un air grave et exhortait avec onction le diable au calme; comme ses exhortations n'avaient aucun effet, il le prenait sans façon au collet et le flanquait dehors. Notre frayeur se changeait alors en un rire heureux, mais nous n'étions vraiment rassurés que lorsque saint Nicolas et l'ange s'en allaient aussi.

Cette période du mois de décembre avait quelque chose de tout à fait à part. La neige couvrait les montagnes et les vallées d'un manteau doux et blanc, les longues soirées étaient pleines de mystère, les pièces étaient bien chauffées, et partout on cuisait les gâteaux et l'on se préparait pour Noël. Nous attendions l'enfant Jésus et pouvions écrire nos vœux dans des billets que nous déposions dehors sur la fenêtre. Au matin, les billets avaient disparu. L'enfant Jésus était passé et les avait emportés.

Vers la fin de l'après-midi notre mère nous mettait à la porte et nous envoyait luger. Des troupes entières d'enfants se rassemblaient dans la rue du village, et nous y restions jusqu'après 7 heures. Les nez devenaient rouges, et les joues bleues; les gamins enfonçaient leurs mains dans les poches jusqu'au coude et les fillettes portaient de petites mitaines. Les garçons tiraient les traîneaux au bout de la côte, et ils les conduisaient aussi à la

(1) Nous devons à l'obligeance des Editions Stock de pouvoir publier ces deux chapitres inédits du livre *Les Compagnons de l'Alpe*, qui paraîtra la semaine prochaine.

descente tandis que les filles s'asseyaient derrière et devaient se tenir solidement pour ne pas verser dans la neige. Lorsque nous revenions à demi gelés et la goutte au nez à la maison, nous étions lavés, brossés et changés.

Nous ne comprenions pas grand'chose au calendrier; nous savions seulement que l'enfant Jésus pouvait venir d'un jour à l'autre. Et, tout à coup, il était là, dans toute sa lumineuse splendeur! Comme tout brillait et scintillait! Papa et maman se tenaient debout auprès de l'arbre et nous gardions nos petites bouches béantes de joie, de respect et d'admiration. Cela sentait la bougie, la résine de sapin et les pommes au four. Nous restions là, immobiles d'étonnement. Puis il fallait s'agenouiller, et nous disions fort dévotement un *Pater*, les menottes quelque peu engourdis tendues devant la poitrine.

Enfin, notre crainte nous abandonnait peu à peu; nous recevions nos cadeaux et pouvions jouer et manger.

Nous nous endormions, ravis de bonheur dans notre petite mansarde, les museaux barbouillés de chocolat et nous rêvions de portes célestes et d'anges, et de cierges brillant sur les sapins.

* * *

Avec les années, nous devînmes plus dégourdis, et l'on ne parla plus de la venue de l'enfant Jésus, mais de Noël...

J'avais seize ans, j'étais déjà un gaillard déluré, mais je ne me réjouissais pas moins de la fête. J'étais seulement devenu un peu plus réaliste, moins songeur et moins silencieux que le mioche d'alors. Je rêvais moins d'anges planants que de skis, de fixations, de bâtons et de chaussures solides, et aussi de boire et de manger.

Il y avait un bon bout de chemin de l'école industrielle d'Innsbruck à la vallée de Gröden. Quand je venais en vacances à la maison, je parlais, plein de fierté, de toutes les choses qu'on devait apprendre à Innsbruck, à l'école, de géométrie et de mathématiques, et, en écoutant ces grands mots, on disait chez moi :

— Bonté divine! Y en a-t-il, des choses!

Pour tirer le meilleur parti possible de la nuit de Noël, après avoir passé un bon moment auprès de ma mère, je courais chez l'oncle Léo. Il y avait là une très joyeuse compagnie; on jouait du violon, on chantait, et l'oncle Léo, qui possédait de l'entrain et de l'esprit pour trois, me donnait encore à manger solidement et à boire.

La tête en feu et le ventre lourd, j'allais alors chez l'oncle Johann où je continuais à bourrer mon estomac en avalant consciencieusement des flans tyroliens. Chez chaque oncle je devais desserrer ma ceinture d'un cran.

En sortant de chez l'oncle Johann, j'allais directement chez le troisième oncle, qui s'appelle Vincent. Là-bas, étant donnés mes « rapports tendus » avec mon ventre, je devais me tenir assez droit sur ma chaise. Je ne pouvais obéir qu'avec difficulté aux amicales injonctions qui m'ordonnaient de me servir copieusement. La sueur me perlait au front, et les devoirs de la nuit de Noël commençaient à me paraître fatigants.

Quand vraiment je n'en pouvais plus, je rentrais, piétinant la neige crissante avec une résolution renouvelée, et je me glissais, rassasié de jouissances matérielles et spirituelles, dans ma soupenne. Je m'endormais, heureux.

* * *

Le temps passa. Les Noëls de la guerre, je les passai en Galicie, sur l'Isonzo, dans les Dolomites et à Obergurgl, où je servais comme professeur de ski dans la 11^e armée.

Mon ami Lothar et moi célébrâmes là-bas, parmi les monts

neigeux de l'Ötztal, la nuit de Noël sous de petits arbres individuels.

Nous montâmes tout là-haut, dans la forêt; la neige tombait, légère et silencieuse. Les chouettes dormaient. Il n'y a rien de plus beau que la forêt, en hiver, sous la neige qui tombe en silence. Les plus beaux contes sont ceux où des flocons délicats tombent du ciel. Nous vivions un de ces beaux contes, et nous arrivâmes tout en haut, jusqu'au glacier du Rotmoos. Au retour, chacun de nous prit un pin cembro de bonne taille, et nous les traînâmes jusqu'à la porte de la cure. Les branches portaient beaucoup de pommes pleines de pignons. Nous plaçâmes les arbres à la tête de nos lits; leurs branches s'étendaient sur nous. Cela sentait vraiment bon, et, au matin, nous n'eûmes qu'à tendre la main pour cueillir les cônes et à déjeuner de pignons.

A minuit, nous célébrâmes la messe; je pris mon violon, un camarade s'assit à l'orgue; nous jouâmes des hymnes de Noël, tandis que le curé, en bas, disait la messe devant l'autel.

Puis nous allâmes dans la chambre du curé, où, devant l'arbre, nous chantâmes, avec des voix de basses profondes ou de clairs ténors, un vieux Noël tyrolien.

Une année pénible avait passé. Noël nous avait trouvés de nouveau au front : je suis perché tout en haut du wagonnet d'un téléphérique primitif. Celui-ci va du pied sombre et enneigé de la vallée jusqu'à nos positions taillées dans les glaciers de la Fanes-turm, sur le front des Dolomites. C'est un lieutenant du génie qui l'a construit. Mais lui-même a si peu confiance dans son ouvrage qu'il aime mieux faire le chemin à pied et grimper pendant quatre heures.

Toute une section du front vivait de ce téléphérique. A vrai dire, il ne devait servir qu'au transport du bois, de la nourriture et des munitions; il ne transportait les hommes que dans des cas exceptionnels. Je me fis donc charger comme un sac de charbon sur le bois et je roulai lentement, quelque peu secoué, vers le sommet. Une tempête chassait des tourbillons de neige sur les crêtes. Le vent me transperçait jusqu'aux os. Le wagonnet, qui était juste formé de quelques planches supportées par deux roues, oscillait dans l'espace d'une façon inquiétante. Je planais à cent cinquante mètres au-dessus de l'alpe de Lagaznoi. Tout en bas, dans la vallée, on voyait la station de convalescence, complètement enfouie sous la neige, et, un peu plus loin au-dessus, notre cimetière : deux cents croix de bois. Je pensais :

— Si le truc casse, tu tomberas du moins au bon endroit, on n'aura pas besoin de te porter longtemps.

Je suis assis au bout du wagonnet, et mes jambes pendent aux chaînes glacées. Tout à coup, mon véhicule s'arrête. Pendant trois quarts d'heure j'ai tout le temps de réfléchir à ce qu'il faudrait faire. Je m'attends à tout. Bien entendu, je n'avais pas emporté de corde pour me descendre, et du reste elle n'aurait pu avoir cent mètres de long. Je pense que le mieux est d'attendre. Je fume pipe sur pipe; il fait un froid très vif... Soudain, le wagonnet se remet en marche, sans raison, comme il s'était arrêté; vingt minutes après j'étais au sommet. De là, il y avait encore une heure à pied jusqu'à nos positions.

Au cœur de l'hiver, ce n'est ni Conrad von Hötzendorff ni le général Cadorna qui règnent sur les sommets glacés, mais le bon Dieu. Si l'on se glissait hors des abris, on enfonçait dans la neige jusqu'au ventre. Si l'on mettait des skis, on était obligé de régler son chemin suivant les dépressions du terrain et des pentes et l'on ne pouvait se mettre à couvert derrière les rochers. A cela s'ajoutait le danger constant des avalanches. Le jour le plus terrible sur le front du Tyrol fut le vendredi 16 décembre 1916. Cinq mille hommes périrent ce jour-là sous des avalanches.

Dans l'abri, nous avions un vieux gramophone à pavillon;

les disques en étaient si usés qu'on pouvait à peine distinguer un morceau de l'autre.

Ce Noël-là, — le jour du voyage mouvementé en téléphérique, — je pris, la nuit venue, la caisse de fer-blanc cabossée sous le bras, escaladai la dent rocheuse la plus proche, tournai le pavillon vers l'ennemi et jouai aux *alpini* quelques morceaux de notre répertoire. Je jouai : *J'avais un camarade...*, la mélodie d'une pendule et un *jodler*. D'abord, un imbécile se mit à tirer, et j'eus tout juste le temps de sauter derrière un rocher. Mais on parut ensuite comprendre, en face, de quoi il retournait et que mon concert partait d'une bonne intention; un moment après, un chant italien montait des abris ennemis dans le ciel sombre, semé d'étoiles : *Mio bell' alpinoo, sei tu l'amoooooree...* Ce paysage nocturne, baigné de douceur et de paix, avec les sommets déchiquetés des Alpes dolomitiques, me paraissait beau et riche d'émotions.

La voix qui chantait là-bas était jeune et claire; le chœur de ses camarades entonna puissamment le refrain. Nos chasseurs se glissèrent hors de leurs abris, écoutèrent et se mirent à chanter aussi. Les pauvres diables faisaient de leur mieux pour chanter avec un sentiment digne de la nuit de Noël.

Soudain, des coups de feu retentirent et se répercutèrent cent fois sur les rochers, déchirant le calme de la sainte nuit. C'en était fait de notre paix. On chante de nouveau, mais une autre chanson...

LE COGNAC

Entre-temps j'avais été promu guide alpin et j'étais devenu un familier de tous les chemins et refuges de la montagne.

Cet été-là avait été magnifique. Le soleil dardait inlassablement ses rayons sur les sommets; les cabanes et refuges n'avaient pas connu depuis longtemps un tel va-et-vient d'alpinistes.

En tant que guides alpins frais émoulus, nous n'étions pas seulement, Hans Pescosta et moi, des « collègues », mais aussi, et surtout, de bons amis qui tenaient bourse commune aux époques de vaches grasses comme de vaches maigres. Chaque fois que cela était possible, nous nous arrangerions pour être ensemble et pour conduire, par exemple, deux touristes qui voulaient faire les mêmes excursions, ou bien deux frères, ou deux amis, ou un père et un fils, ou un frère et une sœur, ou encore — ce qui était fort agréable — deux sœurs. Et ces occasions se présentaient beaucoup plus fréquemment qu'on pourrait croire. Quand nous n'avions pas de clients nous descendions chez nous, dans la vallée Sankt-Ulrich. Nous y passions notre temps assis sur un banc, devant la place du village, à nous rôtir au soleil, comme font tous les guides paresseux. Nous fumions et, de temps en temps, lancions un bon mot dans la mesure où la chaleur nous en laissait encore la force. Lorsque sonnait midi, nous allions déjeuner et l'après-midi nous revenions nous asseoir sur notre banc.

L'aubergiste de l'*Aigle* était au courant de nos petites habitudes, et lorsqu'un jour deux touristes lui demandèrent deux bons guides, il nous fit venir dans son cabinet et nous présenta. L'un de nos clients était un colosse de deux mètres de haut, il était docteur en médecine; l'autre était aussi docteur, mais en je ne sais quelle science commerciale. Tous deux avaient déjà fait de nombreuses ascensions, car le plus petit n'avait que quatre doigts à la main gauche et, comme je lui demandais où le cinquième était resté, il m'avait répondu qu'il avait gelé en cours d'une ascension de la Dent Blanche, dans le Valais, et qu'on avait dû le lui amputer.

Les deux étrangers étaient d'aussi bons amis que Hans et moi. Ils devaient même être parents car, en s'adressant à nous, ils se désignaient réciproquement par le nom de « beau-frère ».

— Alors, voilà : mon beau-frère ira avec vous et j'irai avec pescosta, me dit le petit docteur.

Ainsi, j'allais être encordé avec le géant de deux mètres! Nous nous réjouîmes à la pensée des belles ascensions que nous allions entreprendre et, surtout, nous nous réjouîmes parce qu'il est beau de se réjouir; le soir même nous montâmes gaillardement à la cabane Regensburg. Je dus m'arrêter plusieurs fois, car le rucksack que le « beau-frère » m'avait donné à porter était d'un poids tout simplement inconvenant. Les courroies me serraient les artères du cou. Arrivés au refuge, on nous dit que nous pouvions garder le gros rucksack avec nous; il était rempli d'excellentes provisions qui nous serviraient dans nos ascensions.

Ces paroles excitèrent la curiosité de Hans et la mienne; par ailleurs, nous avions toujours faim; nous explorâmes donc minutieusement le contenu du grand sac. Nous trouvâmes, en effet, de tout dans ses poches profondes : des amandes, du raisin sec, des pommes, cinq kilos d'énormes pruneaux de Bosnie, du beurre, de la marmelade, des abricots secs, des quartiers de poires séchées, du jambon fumé, du salami et, tout au fond, une grande bouteille de vin rouge et trois flacons de cognac.

Je compris alors pourquoi le sac était si lourd, mais je considérais, cette fois, son poids avec estime. Je priai généreusement Hans de se servir. Il se décida pour un demi-flacon de cognac et un saucisson. J'engloutis deux livres de pruneaux et de fruits séchés, pour rendre le sac moins lourd. Puis nous allâmes préparer le plan de l'excursion. Le lendemain, nous fîmes l'ascension de la Fermeda, et, de retour à la cabane, continuâmes, le soir même, jusqu'au col de Gröden. Après une bonne nuit passée à l'hospice, nous entreprîmes l'escalade de la cheminée d'Andang.

* * *

Avant le départ, le petit docteur m'avait prié d'emporter un peu de nourriture, puisée dans nos provisions, et surtout de ne pas oublier le cognac. Je le lui promis volontiers. Pour alléger le poids du sac je me bourrai les poches de pruneaux et remplis de cognac un petit flacon, que je mis dans ma poche-revolver.

Puis nous fîmes l'escalade de la cheminée d'Andang, qui est loin d'être facile. Mais il faisait beau et tout se passa pour le mieux. Il restait un bout de cheminée très étroit; je passai le premier et, en m'appuyant sur le dos et les jambes écartées, me hissais au sommet. Tout en bas, les carreaux de l'hospice du Grödnerjoch étincelaient au soleil. Je cherchai un emplacement favorable et aidai mes compagnons de cordée à monter.

Le rocher dégageait une odeur bizarre et très forte. Tandis que je remontais la corde, je me demandais ce qui pouvait bien sentir comme cela. Des fleurs ne poussaient point sur ce rocher dénudé et brûlé du soleil. Soudain, la lumière se fit dans mon esprit, je mis la main à la poche de derrière de mon pantalon : dans l'ardeur de l'escalade le flacon de cognac s'était brisé. Je jetai vite les tessons et, lorsque mes compagnons revinrent je leur dis que celui qui voulait du cognac devait se contenter de le renifler car il n'y en avait plus à boire. Le petit docteur poussa un profond soupir, mais les morceaux de verre le convainquirent.

Le lendemain, le géant sentit un gros bloc de rocher se dérober sous lui et fut précipité dans le vide. L'endroit était des plus dangereux, sur une arête surplombant, où moi-même je n'avais que difficilement pied. Une sueur froide me coula dans le dos; mon compagnon se balançait au bout de la corde et, vu son poids, je tremblais que la corde ne se rompît. Nous eûmes de la chance. La corde résista. Le « piton de sûreté », la corde et le beau-frère furent sauvés. Une fois descendus, il me demanda de formuler un désir, il le satisferait pour peu que ce fût possible. Il avait une très

jolie pipe; je le pria de me l'offrir en souvenir; il me la tendit sur-le-champ.

Le temps continuait d'être beau et nous fîmes d'autres ascensions. Enfin nous nous préparâmes pour la dernière, au Rosengarten.

* * *

Ces messieurs partirent en avant et firent en autocar le trajet du col de Pordoi à Perra; nous devions les suivre avec les rucksacks. Il ne nous était pas désagréable de fouler la poussière de la grande route, de traverser des villages, de longer des prairies, des champs et des fermes, de revoir des vaches, des moutons, des fleurs et des paysans en train de faucher.

Bien que nous eussions abondamment puisé dans les sacs, ils restaient encore lourds et, après avoir marché de 8 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, je ressentais douloureusement le poids du sac sur mes épaules. Je fis halte, mais sans m'asseoir, et je posai le piolet sous le rucksack, pour en alléger le poids.

— Est-ce qu'il reste du cognac? me demande Hans.

— Oui, mais un seul petit flacon. N'y touche pas, pour l'amour du ciel. C'est le dernier et tu sais que le petit docteur a toujours envie de boire une gorgée.

— Bah! Je rajouterai la quantité que j'aurai bue dès que nous serons arrivés au refuge; comme ça, le beau-frère ne s'apercevra de rien.

Tout en parlant, il détache mon rucksack, en sort la bouteille et boit une « gorgée ». Celle-ci dure un temps inquiétant. Mais comme je regarde distraitement dans la vallée, il en prend à son aise. Tout de même, lorsqu'il a fini, je lui demande de me montrer combien il a bu, c'est-à-dire ce qui reste dans la bouteille.

Hans était déjà alors un sacré bougre; d'une gorgée, il avait vidé les quatre cinquièmes du flacon. J'en fus terrifié et le traitai de tous les noms. Il me consola en m'assurant que, dès que nous serions arrivés à l'hôtel du Vajelett, une nouvelle bouteille scellée prendrait la place de l'ancienne dans le rucksack. Le pauvre docteur ne souffrirait pas la soif par la faute de Hans Pescosta... Au surplus, le cognac était excellent.

Le lendemain matin, à 8 heures, nous sommes déjà au pied du Winklerturm, en train de lacer nos chaussons d'escalade. Je suis encordé avec le gros docteur, Pescosta avec le petit. Nous sommes précédés par un officier allemand de l'armée coloniale, conduit par le guide Tita Piaz, qui tentent aussi l'escalade et qui s'y prennent brillamment. Je suis jeune et fais l'ascension pour la première fois. Arrivé en haut, Tita nous crie de monter à notre tour. Le gros avance lentement. Les cimes se couvrent de nuages. Je veux saisir une prise et saute assez imprudemment. Le point d'appui cède, je tombe. Instinctivement, je me raccroche trois mètres plus bas avec le pied droit sur une roche plate et, après quelques dixièmes de seconde angoissants, que j'emploie à retrouver mon équilibre, j'ai enfin le loisir de prendre prise. Le gros docteur a tout vu, mais ne s'est douté de rien; certainement, il n'a pas « réalisé » que nous nous sommes trouvés tous deux à deux doigts de la mort. Si j'étais tombé, il aurait été immanquablement entraîné avec moi dans une chute d'au moins trois cents mètres. Hans était devenu blanc comme un linge. Lui avait parfaitement compris le danger auquel nous venions d'échapper. Il me dit en patois ladin :

— *Santa Maria, met verda!* Sainte Vierge! Fais donc attention!

Après cet incident très court, mais impressionnant, nous continuâmes l'ascension.

Nous escaladâmes le « Winkler », puis le « Stabeler » et enfin le « Delago ». L'usage est de faire, ainsi, dans la même journée, l'ascension des trois pics des Vajolett.

Au sommet du Delago le petit docteur est vraiment à bout de

force. Le froid, le brouillard, la pluie et l'émotion d'une escalade réellement très difficile, sur des rochers mouillés et glissants, lui ont donné le coup de grâce.

A demi mort, le pauvre beau-frère n'a plus la force de murmurer qu'un seul mot : « Cognac! » Je suis terrifié; je regarde Hans dans les yeux, mais il continue à fumer paisiblement une cigarette. Je n'ai dans la poche que quelques bons pruneaux, de ceux qui viennent de Bosnie; j'en tends une poignée au docteur et lui dis que le cognac est resté dans le rucksack en bas, à l'endroit où nous nous sommes arrêtés avant de commencer l'escalade; aussitôt que nous y serons revenus, il pourra en boire une pleine bouteille. A cette époque-là, moi-même ne buvais jamais d'alcool; et les deux beaux-frères ne l'ignoraient pas. Je dus sans doute à cette circonstance de n'être pas abattu sur-le-champ par le petit docteur. Il refusa d'un geste las les pruneaux de Bosnie. Quant à Pescosta, le noir coquin, il gardait la mine la plus paisible et stupide que je lui ai jamais vue.

Enfin, nous fîmes de retour à l'endroit où nous avions laissé les rucksacks et les chaussures cloutées.

— Aaah! Enfin! Je me réjouis de boire mon cognac, dit le petit homme.

Je fouillai avec embarras dans le sac, y mis tout sens dessus dessous. Aucune trace d'alcool. Pescosta avait tout bu la veille et oublié d'emballer la bouteille pleine. Je ne me sentais pas du tout à mon aise. Soudain, Hans s'écria, très haut et sans aucun embarras :

— Voyons, messieurs, ne vous laissez pas bluffer. Trenker fait seulement semblant de chercher, mais il sait très bien qu'il n'y a plus une goutte de cognac dans le sac. Hier, sur le chemin du refuge, il s'est trouvé mal et il a vidé toute la bouteille.

Les deux beaux-frères me regardèrent avec stupéfaction. J'étais si abasourdi par l'impudence de mon ami que je demeurai sans voix et ne sus d'abord que rougir. Enfin, je bredouillai que Pescosta ne disait pas la vérité.

Deux jours plus tard nous sommes assis à la buvette de l'hôtel Karersee, au pied du Latemar, en train de boire le verre de l'adieu. Nous bavardons et faisons des projets d'avenir. Je propose une expédition dans le Caucase. Le gros aux dix doigts m'approuve. Pescosta opte pour la Suisse, ce qui lui vaut l'approbation du petit aux neuf doigts.

Enfin, comme nous allons nous séparer, le gros dit :

— Savez-vous? J'aurais bien voulu être là, le jour où le pauvre Trenker s'est trouvé si mal que Pescosta a dû vider sur-le-champ toute la bouteille de cognac.

LUIS TRENKER.

(Traduit de l'allemand
par A. PIERHAL.)

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La Bulgarie et son rôle dans la Grande Guerre

M. le professeur S. Bobtcheff, ancien ministre plénipotentiaire de Bulgarie à la Cour de Russie en 1912-1913, a bien voulu nous communiquer le texte d'une intéressante conférence qu'il a faite à Sofia sur *l'Empereur Nicolas II et la Bulgarie*.

La conférence en question mérite de retenir l'attention : le rôle joué par la Bulgarie dans la Grande Guerre aura été, en effet, d'importance primordiale. Quelques années avant 1914 M. Guéchoff, ancien Premier ministre bulgare, publiait un ouvrage où il affirmait *inter alia* que dans le futur conflit armé européen ceux-là gagneraient la partie qui auraient la Bulgarie avec eux. Cette prédiction s'est réalisée — en partie tout au moins. L'entrée en guerre du pays libéré par l'Empire des tsars en 1877-1878, au prix du sang de deux cent mille soldats, aux côtés de l'Autro-Allemagne et de la Turquie — son oppresseur cinq siècles durant — n'a pas empêché, il est vrai, la victoire de l'Entente; mais en embouteillant définitivement la Russie dans la mer Noire, en la coupant de ses alliés et en prolongeant la guerre de deux ans, cette entrée a certainement beaucoup contribué à provoquer la révolution russe et dès lors l'effondrement du colosse moscovite.

Après avoir rappelé le pacifisme de Nicolas II (pacifisme qui n'empêcha cependant pas la Russie de mener sous son règne deux grandes guerres) et les luttes intérieures dans lesquelles, dit diplomatiquement M. Bobtcheff, le Tsar était plutôt du côté de ceux qui lui déconseillaient de donner à son peuple trop de liberté, le conférencier rappelle l'élection en 1887 du prince Ferdinand de Saxe-Cobourg comme prince de Bulgarie, non reconnu du reste par les puissances. La Russie boude la Bulgarie depuis quelque temps déjà, mais Ferdinand ne tarde pas à se convaincre qu'une réconciliation s'impose. A Saint-Petersbourg Nicolas II succède à Alexandre III, Nicolas II qu'on sait mieux disposé pour la principauté que son père. En mai 1894, le russo-phobe Stambouloff est écarté par le prince de la présidence du Conseil (M. Bobtcheff aurait pu ajouter que Ferdinand le laisse assassiner l'année suivante). Une députation bulgare est autorisée à se rendre à Saint-Petersbourg sous le prétexte de déposer des couronnes sur les tombes des tsars Alexandre II et Alexandre III, mais en réalité pour sonder le terrain. A la suite de cette première prise de contact, les pourparlers en vue d'une réconciliation sont amorcés; ils aboutissent; le petit Boris — le futur Boris III — en fait les frais : baptisé catholique, il devient orthodoxe. Le recouvrement des faveurs de la Russie impériale, championne attitrée de la religion orthodoxe, est à ce prix.

M. Bobtcheff passe ensuite très brièvement en revue l'histoire des relations russo-bulgares de 1898 à 1912. Il omet d'ajouter, soit dit en passant, qu'en 1909, lorsque la Bulgarie s'est proclamée indépendante, la Russie, pour rendre la Turquie moins intransigeante, consentit à faire abandon à celle-ci d'un nombre respectable de millions sur l'indemnité de guerre toujours due par l'Empire ottoman à l'Empire moscovite.

Le 19 février 1912, la Serbie et la Bulgarie signent un traité d'alliance destiné à améliorer le sort des chrétiens des Balkans. De ce traité sort quelques mois plus tard la première guerre balkanique. Elle aboutit rapidement, on le sait, à un désastre turc.

C'est tout au début de la guerre que M. Bobtcheff est envoyé à Saint-Petersbourg comme ministre plénipotentiaire. Il remet ses lettres de créance à Nicolas II et nous narre l'audience que lui

accorde l'empereur de Russie à cette occasion. Le Tsar insiste pour que les alliés balkaniques évitent de provoquer une des grandes Puissances, en particulier pour qu'ils évitent à tout prix une intervention de l'Autriche, qui serait susceptible de déclencher celle de la Russie : or celle-ci n'est pas encore prête pour la guerre et ne pourra parler ferme avant trois ans au plus tôt. L'audience prend fin par ces déclarations de l'Empereur : « Je souhaite aux armes bulgares un succès complet. Pour moi, la Bulgarie est une puissante citadelle slave dans la péninsule balkanique. »

A titre de curiosité, signalons qu'il ne fut donné à M. Bobtcheff de revoir le Tsar que deux fois encore et que la seconde de ces deux fois il n'y eut entre eux aucun entretien.

L'ancien ministre plénipotentiaire parle ensuite de la deuxième guerre balkanique (été de 1913) et des efforts faits en vain par la Russie pour l'empêcher. Nous constatons avec satisfaction — nous en étions sûrs, du reste — que M. Bobtcheff déplore cette lutte fratricide; la date de l'ouverture des hostilités (16 juin 1913) est pour lui une date fatale, un « jour de folie criminelle ».

Il ne déplore pas moins le fait que, nonobstant les efforts de la Triple Entente en général, et de la Russie en particulier, son pays se soit rallié lors de la Grande Guerre aux Empires centraux. Mais il n'entre à ce sujet dans aucun détail.

En voici un, en revanche, qui est fort caractéristique parce qu'il nous montre que jusqu'au tout dernier moment le Tsar et son ministre des Affaires étrangères s'obstinèrent dans une bulgarophilie qui, vu le rôle joué dans la guerre mondiale par les éléments impondérables, n'aura peut-être pas été sans influencer le cours des événements. A un certain moment — la Bulgarie n'avait pas encore déclaré la guerre à la Serbie — les ambassadeurs de France et d'Angleterre suggérèrent conjointement à Sazonoff, de faire bombarder les ports bulgares de Bourgas et de Warna par la flotte russe. Le ministre répondit que, connaissant les sentiments et les pensées de l'Empereur, il ne lui proposerait jamais un pareil projet. Et M. Maurice Paléologue ayant demandé au Tsar d'ordonner à la flotte russe de bombarder Warna et le cap d'Eminé, Nicolas II répondit qu'il ne pourrait donner un pareil ordre avant d'avoir constaté que la Bulgarie se serait effectivement jointe à l'alliance turco-allemande en attaquant la Serbie.

Ces déclarations sont à rapprocher du refus obstiné — dont M. Bobtcheff ne parle pas — opposé vers la même époque par Sazonoff et Grey à une attaque préventive de la Serbie contre la Bulgarie, attaque qui, en empêchant celle-ci de se ruer sur celle-là, aurait pu jouer sur le théâtre balkanique de la guerre un rôle d'importance capitale. La Serbie se soumit et ne bougea pas; puis quelques jours plus tard la Bulgarie lui déclara la guerre pendant que les Austro-Allemands l'envahissaient par le Nord. Ce fut pour notre valeureuse alliée un désastre aussi épouvantable qu'immérité qui, lui aussi, contribua notablement à la prolongation des hostilités.

Nous avons tenu à évoquer ce souvenir pénible en terminant notre analyse de la très intéressante conférence de l'ancien ministre plénipotentiaire bulgare, parce que nous regardons l'épisode en question comme une des plus grandes fautes commises au cours de la période de 1914 à 1918 par l'Entente. Le triomphe final de celle-ci l'a presque fait oublier; il convient, pensons-nous, de la rappeler. On comprend fort bien que M. Bobtcheff se félicite des sentiments bulgarophiles manifestés par le ministre russe des Affaires étrangères d'alors et par son souverain; ces sentiments n'en étaient pas moins tout à fait déplacés en 1915 puisqu'ils empêchaient la Russie — tout comme l'Angleterre et à un degré moindre la France — de se rendre pleinement compte du nouvel et très grave danger qui les menaçait à ce moment-là et d'aviser aux mesures susceptibles de l'écartier préventivement...

Comte PEROVSKY.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le "Beauraing" du R. P. Maes (1)

Je passe à la Deuxième Partie du livre et consacre cette chronique à l'examen des trois premiers chapitres qui roulent sur « *Le 29 novembre* » de la page 101 à 155.

Ceci est le morceau capital, la maîtresse pièce de l'œuvre. Pour tous, amis ou adversaires, toute l'histoire de Beauraing est contenue en germe dans la soirée du 29 novembre, elle y est comme dans son œuf. Tout procède de ce point initial.

Est-ce qu'il s'est passé quelque chose d'extraordinaire à Beauraing dans la soirée du 29 novembre et s'est-il passé quelque chose? Et, puisqu'il est question de cinq petits Beaurinois qui ont mené beau bruit par le monde, alerté la science (M. De Greeff et la Médicale St-Luc de M. Wibo, la théologie mystique et morale, le R. P. Bruno de Marie-Joseph, le R. P. Janssens de Scheut, et, en sens opposé, le R. P. Lenain, jésuite, le R. P. Schellinck, missionnaire du Sacré-Cœur), provoqué une copieuse littérature, ému les foules et l'Episcopat, est-ce qu'il y a moyen de savoir avec certitude ce qui s'est passé, ce 29 novembre, au sujet de ces enfants? Ont-ils vu quelqu'un ou simplement quelque chose? Comment étaient-ils, ce soir-là, sincères, véridiques ou illusionnés, suggestionnés ou spontanés, naïfs ou menteurs? Ont-ils été manœuvrés par une force occulte ou d'eux-mêmes ont-ils machiné une représentation théâtrale à grand orchestre?

Il n'y a qu'un moyen pour la critique historique d'élucider la genèse des événements, c'est remonter, s'il est possible, à la source, reconstituer fidèlement, intégralement la soirée du 29, reprendre sur le vif et pour ainsi dire recueillir sur leurs lèvres les paroles des enfants et, par voie de conséquence, rechercher les témoignages, les plus proches, ceux qui reflètent le plus directement la réaction primitive des enfants. S'il existe des témoins de la première heure, probes, intelligents, compétents et d'une indiscutable bonne foi, qui auraient pris les enfants sur le fait et se sont exactement rendu compte de leur état d'âme, s'ils sont plusieurs et si leurs déclarations concordantes se réunissent en un solide faisceau, quelle bonne fortune pour l'historien! Il est si rare que les origines se laissent approcher et saisir, elles ne laissent souvent place qu'à la conjecture.

Eh bien! ce cas exceptionnel se présente ici. Il y a possibilité de retrouver les dires des enfants pendant cette soirée dans leur teneur originelle et authentique, dépouillés de tout apport subséquent, indépendants de toute influence, dans leur jaillissement spontané. Deux hommes ont entrepris cette enquête de reconstitution : le R. P. Maes et M. De Greeff, le premier a réussi, le second a échoué. Voici la démonstration :

Le R. P. Maes a procédé par l'unique voie rationnelle. Il ne s'agissait pas de se borner aux aveux des cinq enfants, mais d'interroger les grandes personnes qui les avaient entendus les premiers jours, voire le soir même du 29 novembre. Plusieurs n'eurent même pas, pour préciser leurs souvenirs, à consulter leur mémoire; elles avaient pris des notes à partir du 8 décembre, les avaient réunies et transcrites dans des cahiers en janvier et février qu'elles ont mises à la disposition de l'enquêteur. Leur âge, leur condition, leurs titres en font d'irrécusables témoins. Il y en a cinq de tout premier plan : 1° la *Sœur Valéria*, portière du pensionnat des Sœurs de la Doctrine chrétienne de Beauraing, dont

les paroles ont été consignées par la *Sœur Théophile*, Supérieure, dans un cahier de notes. Je transcris ce témoignage à raison de sa haute signification : il rapporte littéralement les dires des enfants, *durant le phénomène de la vision*, communiqués à la Supérieure quelques minutes après. Le voici :

« — Le mardi 29 novembre 1932, pendant le souper, notre portière me dit : « Figurez-vous, ma Mère, que les petits Voisin » viennent de me dire qu'ils ont vu bouger la statue de la grotte. » — En voilà une de sottise, dis-je. — Mais, ma Mère, reprend » sœur Valéria, quand j'ai ouvert la porte, je suis venue tout de » suite sonner Gilberte, comme je le fais chaque jour. (La portière » sonne pour faire descendre de la salle d'étude la demi-pension- » naire Gilberte que les quatre autres enfants venaient chercher » chaque soir.) Pendant que je restais au pied de l'escalier, j'exa- » minais les enfants restés sur le seuil de la porte comme les autres » jours. J'avais remarqué qu'ils se causaient, qu'ils chuchotaient » en me regardant, je croyais d'abord qu'ils remarquaient quelque » chose dans mon costume et je me suis examinée, mais vainement. » Gilberte étant descendue, je m'approche pour fermer, et les » enfants de me dire : « Chère Sœur, nous avons vu bouger la statue » de la grotte. — Vous croyez, c'est une branche d'arbre que le vent » a fait secouer. — Non, non, c'est la statue. Nous avons peur et » nous allons nous sauver chez nous. — Mais, oui, c'est ce que vous » avez de mieux à faire, retournez chez vous. » Et les enfants sont » partis en courant. »

2. Témoin : *Sœur Sainte-Croix*, maîtresse de classe de *Gilberte Voisin*, rapportant les propos tenus devant elle et d'autres enfants, par sa petite élève, le mercredi 30 novembre.

3. Témoin : *Sœur Emilie*, rapportant les paroles de la même *Gilberte* lui adressées, le 30 novembre. A noter ceci : « Elle me dit plus tard : « Ce n'était pas la statue qui bougeait, mais nous » l'avions cru ».

4. Témoin : *M. Malmédy*, professeur à l'Ecole moyenne, rapportant le dire du petit *J. S.* arrivant en classe le mercredi, 30 novembre : « On dit que la Vierge se promène devant la grotte. »

5. Témoin : *M. Dumont*, industriel, répétant le récit de l'événement que lui fit *Gilberte Degeimbre*, le soir du 2 décembre.

A ces cinq témoins les plus directs, les plus rapprochés que l'on ait découverts, j'ajoute celui de *Sœur Emilie*, déclarant dans ses notes : « Les huit premiers jours, j'ai pensé que les enfants étaient illusionnés. » Preuve que les Sœurs du pensionnat n'étaient pas de douce créance. Le 29 déjà, la Supérieure avait repris *Sœur Valéria*, après son récit, lui faisant observer qu'elle ne comprenait pas « qu'elle pût prendre attention à de telles sottises d'enfants ».

De ces témoignages il faut exprimer le résidu, le voici, dans toute sa pureté primitive et sa brutale netteté : les enfants ont dit spontanément, le 29 même et le lendemain, avoir vu dans la soirée du 29 que *la statue de la grotte bougeait et changeait de place*. Ils ont eu peur et se sont enfuis chez eux. En famille, *M^{me} Degeimbre* leur ayant fait observer qu'une statue de pierre ne bouge pas plus qu'un pavé de sa cuisine ne se tiendrait en l'air, *Andrée*, la première et les autres avec elle ont dit : *Alors ce ne peut être que la Vierge*.

De quoi il résulte à l'évidence qu'il y a deux temps à considérer dans la compréhension du phénomène : 1° la forme blanche, lumineuse apparue est, dans l'obscurité du 29, à 6 h. 30 du soir, identifiée à la statue de Notre-Dame de la grotte s'animant, se mouvant, se promenant dans la direction de la grotte du remblai, donc identifiée à la Vierge-statue;

2° Devant l'objection présentée par *M^{me} Degeimbre* et *Raymond*

(1) Voir *La revue catholique* du 29 juin 1934.

Gobert, en visite chez elle, les enfants persistent dans l'affirmation essentielle qu'ils ont vu la Vierge, mais corrigeant leur première interprétation, affirment qu'ils ont vu non pas la Vierge-statue, mais la Vierge en personne, la Vierge du ciel. De tous les témoignages accumulés par l'auteur et de leur discussion il ressort qu'il n'y a pas eu enrichissement d'une donnée première par suite d'un travail d'imagination, mais simple progrès dans l'intelligence par voie d'interprétation. Avertis de l'étrangeté de la statue mouvante, ils prennent plus nettement conscience du phénomène, ils nomment la Vierge, avec quelque hésitation, peut-être, ce premier soir, bientôt avec une certitude croissante.

A cette enquête du R. P. Maes, conduite avec rigueur scientifique et le maximum de prudence sacerdotale, étayée de multiples attestations s'oppose l'enquête de M. De Greeff qui se compose principalement des deux interrogatoires — subséquents — du 11 et du 16 décembre qu'il a fait subir aux enfants. De son propre aveu, il s'avère que l'enquêteur, loin de gagner la confiance des enfants, les indisposa et ne trouva pas grâce devant eux. Ils se rebiffèrent, le bagou scientifique peut-être les laissa tout pantois, le sentiment qu'on n'ajoutait pas foi à leurs paroles les fit se replier sur eux-mêmes et l'interrogateur reconnaît lui-même qu'il leur était presque égal de répondre oui ou non. Il ne conviendra pas naturellement du coefficient d'incompétence que crée la tare professionnelle, comme l'enseigne M. Paul Harsin dans son remarquable ouvrage : *Comment on écrit l'histoire*, mais il saute aux yeux. Sans grande peine, il est parvenu à faire tomber en contradictions les enfants ainsi interrogés, il s'est même ingénié à répartir les paroles de ceux-ci en onze groupes dans lesquels il oppose pour les entre-choquer leurs réponses à son interrogatoire du 11 à celles du 16 du même mois.

Ce jeu savant de contradictions, le R. P. Maes l'a contrôlé avec une minutie désespérante et l'a trouvé en défaut sur toute la ligne. Il n'est pas possible, je pense, de pousser plus loin l'analyse critique, d'y déployer une plus héroïque patience et une plus pénétrante acribie, mais aussi de conclure avec une plus invincible assurance contre les conclusions mises à néant.

En somme, toute la discussion qui va jusqu'à l'épluchage des textes roule sur deux points : la qualification du phénomène et sa localisation.

Ne demordant pas de la réverbération de la plaque n° 40 et des clartés de phares d'autos sur l'espace de la grotte dont on lui a d'ailleurs démontré l'absolue impossibilité, M. De Greeff soutient mordicus que l'effroi ainsi causé a fait voir à Albert un homme enveloppé de blanc dans l'allée centrale du jardin, donnant naissance à la forme blanche, à je ne sais quel fantôme, aperçu par Gilberte dans le prolongement de l'allée, et que, sous la même affolante peur, « une lueur d'auto descendant sur la route de Pondrôme s'est cristallisée en la statue de la grotte qui bouge ». Telle est la grande trouvaille de M. De Greeff. Elle lui a coûté cher : il a fallu faire violence aux textes les plus décisifs, tordre le cou à la réalité historique infiniment plus simple. L'irrécusable témoignage de la sœur Valéria suffit à le mettre en déroute. C'est d'emblée, avec une absolue spontanéité que le petit Albert a crié aux autres : *C'est la statue qui bouge*, perception nette, précise. Il y a dans l'accord unanime et immédiat de ces enfants, naturellement très disputeurs, quant à la qualification du phénomène, statue, puis Vierge, et quant à sa localisation (grotte) une force irréfutable. Il est inadmissible, cet accord instantané et absolu, s'il ne correspond pas à une réalité perçue. Aussi le R. P. Maes l'érige-t-il en quelque sorte au sommet d'une pyramide de témoignages dont il démontre la solidité avec une vigoureuse logique et cette acuité de critique à laquelle je ne puis assez rendre hommage. La pyramide a pour base le témoignage de sœur Valéria. Là-dessus s'échafaudent les deux témoignages de Gilberte Voisin donnés le 30 novembre, à 8 heures du matin et rapportés l'un par sa maîtresse de classe, sœur Sainte-Croix, l'autre par sœur Emilie; ils fleurissent

la plus franche honnêteté. Nos lecteurs auront saisi la portée de cette observation de la petite : *Ce n'était pas la statue qui bougeait, mais nous l'avions cru*. 3. Témoignage du petit J. S. allégué par M. Malmédy. 4. Une personne de Beauraing, M^{lle} M., certifiant que, ce 30 novembre, M^{me} B. lui avait rapporté, avec une mine dédaigneuse, le même propos que le jeune J. S., à savoir que la statue se promenait devant la grotte. 5. Témoignage de Gilberte Degeimbre, le 2 décembre, à M. Dumont, directeur des carrières de Beauraing. 6. Témoignage des deux Gilberte, le 5 décembre, à la Supérieure du pensionnat, Mère Théophile. 7. Témoignage de Gilberte Degeimbre à M. le curé de Vonèche, très explicite. 8. Témoignage des cinq enfants, le 7 décembre, à M. Maistriaux d'une précision merveilleuse. 9. Témoignage de Gilberte Degeimbre à M. Malmédy, le 9 décembre et noté sur place.

Ces neuf témoignages, qui se superposent du 29 novembre au 9 décembre dans l'espace de dix jours, s'appuient et en se corroborant l'un sur l'autre dans la constatation du même fait : l'accord total des cinq enfants sur la qualification et la localisation du phénomène perçu par eux, comme un sujet de crainte, sans doute, mais comme une réalité visuelle, la Vierge en statue mouvante, la Vierge pour finir. Plusieurs de ces témoignages apportent des précisions du plus haut intérêt, quant au début du phénomène, sur le seuil du pensionnat et nullement et jamais « au milieu de l'allée », même son déclenchement « après le coup de sonnette » d'Albert. Tous le situent au-dessus de la grotte, tous attestent non pas une forme vague, mais une personne lumineuse identifiée immédiatement à la statue de la grotte qui n'est interprétativement après réflexion dans leur pensée que la Vierge en personne.

Nous sommes donc placés, à la suite des résultats de cette enquête, devant une évidente alternative : il faut opter entre deux conclusions radicalement contradictoires, ou bien ajouter foi à ces neuf témoignages indépendants et cohérents, catégoriques et décisifs, ou bien nous incliner devant le témoignage isolé, divergent de M. De Greeff. Les premiers attestent la vision d'un spectacle nettement déterminé et précis, Vierge-statue, l'autre, seul, la vision d'un spectacle aussi vague et inconsistant que possible; les premiers déclarent que le phénomène était constitué par des éléments visuels et positifs, l'autre qu'il était constitué uniquement par des éléments émotifs et vaporeux.

Chose étrange : les premiers, qui sont en désaccord flagrant avec le témoignage de M. De Greeff, résultat de ses enquêtes des 11 et 16 décembre, se retrouvent identiques, à une exception insignifiante près, dans l'enquête du 19 décembre instituée par le R. P. Maes. Le désaccord est donc effarant et l'accord singulièrement confirmé et rassurant.

Je prie le lecteur de ne considérer cet article que comme le schéma des trois grands chapitres du livre où pas un seul énoncé n'est dépourvu de sa preuve. J'y renvoie avec une absolue confiance comme à une démonstration critique de la plus haute valeur. Et je répète qu'il ne s'agit pas ici de se lancer dans des hypothèses, mais de saisir les faits. Nous tenons la donnée primordiale, nous sommes en possession du point de départ et nulle objection n'est capable désormais de l'ébranler ou de l'obscurcir. Il est acquis au tribunal de l'histoire que d'eux-mêmes, sans aucune suggestion ni sollicitation, sans aucune préparation ou prédisposition, les cinq enfants de Beauraing ont manifesté devant des témoins nullement enclins à les croire leur persuasion intime et unanime, leur conviction profonde et désormais invariable, indéterminable, qu'ils ont vu, le 29 novembre 1932, entre 6 h. 30 et 7 heures, au-dessus de la grotte, la Vierge en statue mouvante, la Vierge en personne. Cet accord est si frappant, si extraordinaire, qu'il requiert l'attention et impose à tout esprit droit une juste considération. Était-ce une hallucination collective? C'est ce que la suite nous apprendra.

J. SCHYRGENS.

(A suivre.)